BnF Gallica

Nouvelles chansons à dire ou à chanter...

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Nadaud, Gustave (1820-1893). Nouvelles chansons à dire ou à chanter.... 1889.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

DÉPÔT LÉGAL
CÔTE-D'OR
PP-1361
1989

NOUVELLES CHANSONS

A DIRE OU A CHANTER

8° Le 297

A LA MÊME LIBRAIRIE

DU MÊME AUTEUR :

CONTES, SCÈNES ET RÉCITS

es *Contes, Scènes et Récits*, paraissent par séries. Chaque ie comprenant plusieurs contes forme une brochure in-18 se vend..... 1 fr.

Dix séries sont en vente :

I. — Le Conte du Garde. — Le Nid de Rossignols.
I. — L'Oraison funèbre de madame Bourgeois. — Romances de Cottin.
I. — Examen de Conscience d'une Jeune Fille. — La Chute. — Un Peintre. — L'Aigle et le Moineau. — Bonheur et Plaisirs.
V. — Jean et John. — Le Mal du Riche.
V. — Le Suffrage universel des Bêtes. — Dimanche matin — Le baron de Malepeste.
I. — Le Coucher de Monsieur. — La Fourmi dépaysée. — Le Zuyderzée.
II. — Madame Boulard. — Le Fond et la Forme.
II. — Le Numéro Treize. — Une vieille Histoire. — Une Confession in extremis.
. — Le Premier Quartier. — Propriétaire et Fermier. — Le Panier de Fruits. — Saint Sévère, Saint Clément et Saint Juste. — En Chemin de Fer.
. — Le Bouquet. — Moins que rien. — La Parasite. — Une Énigme.

---

nsons à dire, histoires, contes et récits; chansons philosoiques; petits poèmes amoureux; récits touchants; chansons moristiques; chansons à jouer; chansons joyeuses. Un lume in-18, 2e édition..... 3 fr. 50
tre de Fantaisie, scènes, saynètes et comédies. Un volume 18. 2e édition..... 3 fr. 50

Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine. — M. Pepin.

GUSTAVE NADAUD

NOUVELLES CHANSONS

A DIRE OU A CHANTER

Histoires, Contes et Récits. — Chansons philosophiques.
Petits Poèmes amoureux. — Récits touchants.
Chansons humoristiques. — Chansons à jouer.
Chansons joyeuses.

PARIS
TRESSE & STOCK, ÉDITEURS
8, 9, 10, 11, GALERIE DU THÉATRE-FRANÇAIS
PALAIS-ROYAL

1889
Tous droits réservés.

UNE PRÉFACE

Une préface..... Que dis-je? *Deux* préfaces!! Et en prose...

> Cependant je prévois
> Que plus d'un vers furtif s'y glissera parfois.

C'est une manie que j'ai, et qu'on peut excuser chez un chansonnier.

Donc, *deux* préfaces.

La première, pour présenter mes *Nouvelles Chansons à dire*, dont aucune ne se trouve dans les précédentes éditions. — C'est fait.

La seconde... viendra en son lieu.

J'ai hâte d'arriver à un incident qui a été pour moi un grand chagrin, et je vais quitter le ton plaisant pour expliquer et tenter de détruire une double légende qui a couru sur mon compte.

Hier, le vaincu de Pharsale...

Je n'achève pas. On connaît, on connaît trop, hélas! cette sanglante et injuste épigramme de Lamartine. Elle fut produite par un journal, puis par deux, puis par dix, et elle fit ce qu'on appelle le tour de la Presse.

Le désaveu de Lamartine arriva quelques jours après. Sa lettre fut envoyée au *Figaro*, qui la publia; mais beaucoup d'autres journaux ne jugèrent pas à propos de la reproduire.

La voici :

MON CHER NADAUD,

Il ne faut jamais badiner, même à portes closes,

avec l'amitié, et encore moins avec l'honneur ; on risque, pour un petit plaisir, de se blesser soi-même, ou, ce qui est bien plus grave, de blesser un caractère parfaitement pur et de perdre un ami à jamais regrettable. C'est ce que j'ai éprouvé, il y a quelques jours, en apprenant qu'un de ces journaux qui écoutent aux portes et qui prennent au sérieux ce qui est plaisanterie, parce qu'ils ne voient pas les visages et n'entendent pas l'accent, venait de me prêter à votre égard quelques vers improvisés avant dîner, et même quelques expressions qui ne sont pas de moi. C'est ainsi qu'un musicien de l'antiquité faisait rire et pleurer avec la même note, en changeant seulement le mode ou le ton.

Voici le fait :

Il y a quatre ou cinq ans, du plus vieux qu'il m'en souvienne, vous voulûtes bien me promettre de venir dîner en famille pour le plaisir de quelques amis, hommes d'esprit et de goût, ravis de se rencontrer chez moi avec l'auteur de *Pandore* et de tant d'impérissables badinages, mêlés d'accents si pathétiques

où la musique et la poésie se disputent à qui déridera le mieux les plus graves et même les plus tristes visages. Je me hâtai de faire part à ces amis de cette bonne fortune. Ils furent exacts au rendez-vous. J'étais fier de vous et je me vantais de mon ascendant sur un talent qui ne se vend pas, mais qui se donne, quand un billet de vous survint et rabattit mon orgueil en m'apprenant qu'une princesse, belle, aimable, et impériale, venait de vous inviter pour le même jour et que vous vous étiez cru dans l'impossibilité de refuser, par je ne sais quelle loi d'étiquette, que mon amitié ne soupçonnait pas. Vous connaissez l'humeur bien ou mal fondée d'un hôte malencontreux, forcé de dire à ses convives ce vers fameux : « Nous n'aurons, mes amis, ni *Nadaud* ni Molière ! » J'eus, au premier moment, un court accès de cette méchante humeur, et je m'amusai pendant qu'on enlevait votre couvert de la table, à parodier, en riant du bout des lèvres, la charmante ironie de votre immortel *Pandore : Brigadier vous avez raison !* Mais je me gardai bien d'écrire une seule ligne de cette parodie, et même de répéter le

couplet à mes amis, de peur qu'il ne s'échappât de leur mémoire sur les échos de l'indiscrétion, pour aller vous atteindre au cœur, vous que j'aimais, que je voulais bien bouder, mais non contrister par un fâcheux souvenir. Les vers cités, du reste, *du premier au dernier ne sont pas les miens.* « Je ne vais pas chez le vaincu », outrage à votre caractère, n'aurait aucun sens, à l'égard d'un homme de cœur qui venait familièrement chez moi et à qui j'avais eu le plaisir d'offrir sans façon le vin du crû à la campagne ; la défaite aurait été plutôt une séduction, et la disgrâce un attrait pour vous, comme pour tous les nobles cœurs. Ce n'est pas moi à coup sûr qui vous aurais apostrophé dédaigneusement du titre équivoque de Chansonnier, mot ignoble jeté là comme une injure, au lieu du mot Brigadier, mot naturel et inoffensif qui avait le bonheur de vous rappeler en riant la plus ravissante de vos compositions.

Or, j'ignore comment cette plaisanterie, surannée de quatre ou cinq ans, s'est réveillée tout à coup, si mal à propos pour moi, et comment elle a couru le

monde, toute dénaturée, comme un revenant dépaysé que son entourage même ne reconnaît pas sous un vêtement qui le défigure. Quoi qu'il en soit, j'ai eu tort puisque j'ai eu le malheur d'être l'occasion pour vous de la moindre peine; je m'en frappe la poitrine comme d'une mauvaise action, et même comme d'une ingratitude, puisque vous m'aimiez et que je vous honore dans mon cœur. Je vous supplie de tout oublier et de ne pas peiner, par la perte très sérieuse et très douloureuse d'un ami, la seule mauvaise plaisanterie que je me sois permise dans ma vie.

LAMARTINE.

P. S. Si mon repentir vous touche, je désire que vous puissiez le faire connaître à ceux qui vous aiment.

Cette lettre si affectueuse aurait dû, ce me semble, me disculper entièrement aux yeux du public. Je me disais:

Un jour, l'Aigle, oublieux de sa noble envergure,
Fit au pauvre Pinson une affreuse blessure.

Il convint de son tort, bien loin de le nier.
Ainsi fit le Poète avec le Chansonnier.

Malgré tout, le couplet fatal n'est pas oublié ; il se reproduit périodiquement. La réponse de Lamartine, trop longue et trop flatteuse pour moi, ne peut chaque fois réparer le mal, et je porte toujours ma blessure.

Madame la Princesse Mathilde, qui me recevait avec une grande bienveillance, ne m'a pas retiré son amitié; mais, depuis cette époque, je ne me suis présenté chez elle que fort rarement, et j'ai même complètement cessé mes visites, aimant mieux passer pour un ingrat que pour un courtisan. C'est un faible dont je m'accuse. Cependant, mon abstention a été comprise, et, je crois, pardonnée.

Je viens d'écrire le mot *ingrat*. Oh ! non, je vais me mettre moi-même à l'abri de ce soupçon, en rapportant ici la dédicace que j'ai inscrite, il y a six ans, en adressant à la Princesse un des premiers

exemplaires de mes *Chansons choisies illustrées par mes amis.*

A Madame la Princesse Mathilde

Princesse, vous m'avez promis
Un dessin pour mes chansonnettes.
Vous m'avez d'autant plus permis
De me compter de vos amis.
Comment acquitter tant de dettes?
Le Chansonnier, pour sa rançon,
N'a que son air et sa chanson.
Voici l'un et l'autre, Princesse.
C'est à peine, à peine un pour cent
Que peut offrir à votre Altesse
Un débiteur reconnaissant.

J'ai lieu de croire que la Princesse a reçu les volumes et la dédicace. Je n'en suis pas sûr cependant. Je reviens à l'épigramme de Lamartine, non à sa lettre.

Ces vers immérités où j'insulte au vaincu
M'ont pu faire passer pour un Bonapartiste.
Je ne le fus jamais; et, comme j'ai vécu,
Je mourrai dans la peau d'un vieil Or....

Je m'arrête encore, et je m'explique. J'ai des préférences, des sympathies, du dévouement. Mais

A nul engagement Liber n'a consenti :
Il est de son pays, et non de son parti.

J'avoue humblement que je ne sais pas trop ce que c'est que les principes et les convictions. Voyons, messieurs les Politiciens, Politiquants ou Politiqueurs, expliquez-moi ces choses-là !

Vos principes, c'est qu'il n'y a qu'une bonne sorte de gouvernement, — le vôtre.

Vos convictions, c'est que vous seuls et vos amis pouvez appliquer les vrais principes.

Je ne veux pas cependant insinuer que vous n'aimiez pas votre pays. Oh ! non.

La France est notre amante immuable, immortelle,
Mais vous l'aimez pour vous, et nous l'aimons pour elle.

Avez-vous songé à toutes les qualités nécessaires à un homme politique qui peut devenir un homme d'Etat? Que d'aptitudes, que de talents, que de connaissances!

L'esprit humain, la morale, l'histoire,
Le droit des gens, Barême avec Cujas,
Machiavel avec l'art oratoire!...
Le point, la quinte et le quatorze d'as!

Joignez à cela les langues, les sciences, etc...

Je sais bien qu'il y a une grande quantité d'électeurs et même d'élus qui sont aussi et même plus ignorants que moi de toutes ces matières; mais ils ont une grâce d'état: leur suffisance appuyée sur l'infaillibilité du suffrage universel.

Un dernier mot sur la légende qui m'a fait Bonapartiste.

J'aurais été un des familiers des Tuileries et de Compiègne. En me recevant dans cette dernière résidence, l'Empereur aurait dit: «Je désire que M. N... se trouve ici aussi bien que chez lui.» A quoi j'aurais répondu : « Aussi bien, Sire, ce n'est guère; j'espère m'y trouver beaucoup mieux!» Cette spirituelle réponse n'est pas de moi, pour l'excellente raison que je n'ai jamais été reçu ni à

Compiègne, ni aux Tuileries, ni ailleurs ; que je n'ai jamais été ni l'hôte, ni même le convive de l'Empereur.

Voilà, je crois, la double accusation mise à néant. Mais je ne puis être sûr qu'on n'y reviendra pas.

Si donc quelques hommes de plume
Y font encore allusion,
Je leur enverrai ce volume :
Ce sera leur punition.

G. NADAUD

LES GRANDS JOURS DE FRANCE.

REFRAIN EN CHŒUR.

Elevons nos esprits
Vers la fraternelle alliance.
Chantons les beaux jours de Paris
Et les grands jours de France !

1er COUPLET

Le moment n'est-il pas venu
D'abjurer toutes nos querelles,
Devant le théâtre inconnu
De ces assises solennelles ?
A nos folles divisions
Ne devons-nous pas faire trève
Avec ceux que nous convions
A venir rêver notre rêve ?

REFRAIN

Elevons nos esprits
Etc.

2e COUPLET

Que tous les chemins soient ouverts !
Que les rails du sol et de l'onde
De tous les points de l'univers
Apportent leur moisson féconde !
Qu'on circule dans tous les sens !
Qu'on achète, vende, trafique !
Qu'on arme les engins puissants
De cette guerre pacifique !

REFRAIN

Elevons nos esprits
Etc.

3e COUPLET

O Paris, fais-toi jeune et beau !
O France, reste noble et grande !
Par la main qui tient le flambeau
Que la lumière se répande !
Prenez rang dans notre cité
Sciences, Beaux-Arts, Industrie.
A tous devant l'humanité;
A chacun selon sa patrie.

REFRAIN

Elevons nos esprits
Etc.

4e COUPLET

Oui, faites-nous crédit d'un an,
Perturbateurs de toute sorte.
Par la fenêtre allez-vous en ;
Puis vous rentrerez par la porte,
Lorsque vous aurez accepté
L'œuvre de paix et de concorde
Qu'imposent l'homme en sa fierté
Et Dieu dans sa miséricorde.

REFRIAN EN CHŒUR.

Elevons nos esprits
Vers la fraternelle alliance.
Chantons les beaux jours de Paris
Et les grands jours de France

PREMIÈRE PARTIE

PREMIÈRE PARTIE

AUX ABSENTS

TOAST

Je bois aux gens d'humeur morose
Qui vivent plongés dans la prose
Sans comprendre que nos accents,
Sous une futile apparence,
Sont un des souffles de la France ;
Aux absents, je bois aux absents !

A ces trafiquants de scandale
Qui se livrent sur la morale
A des excés retentissants ;
Buvons à leur vertu naïve,
A leur probité... relative...
Aux absents, je bois aux absents !

A cette école indépendante,
Qui s'intitule décadente.
Dans nos hanaps brûlons l'encens,
Pour ces maîtres de l'harmonie :
A leur talent, à leur génie...
Aux absents, messieurs, aux absents !

Aux législateurs verbifères
Qui traitent si bien nos affaires !
Aux financiers réjouissants
Qui savent augmenter nos dettes
Pour équilibrer leurs recettes ;
Aux absents, messieurs, aux absents !

Aux auteurs pour leur sympathie !
Aux acteurs pour leur modestie !
Aux critiques pour leur bon sens !
A votre esprit, danseuse hippique !
A votre cœur, dame de pique !
Aux absents, messieurs, aux absents !

Et maintenant, levons nos verres,
Pour fléchir les maîtres sévères
Qui proscrivent des innocents.
Envoyons dans leur Sibérie
Un souvenir de la patrie
Aux absents, amis, aux absents !

DU TEMPS QUE J'ÉTAIS VIEUX

Du temps que j'étais vieux, ma mie,
Ma fibre s'était endormie ;
Mon esprit s'était ralenti ;
Mon corps s'était appesanti.
Mais votre gaîté charmeresse
M'a fait un retour de jeunesse,
Et je trouve que tout va mieux
Depuis que je ne suis plus vieux.

De l'espoir, je n'en avais guère ;
J'avais peur de tout, de la guerre,
Je redoutais tout bas, tout bas,
Le sanglant hasard des combats.
Mais votre vaillante assurance
M'apporte un regain d'espérance,
Et je trouve que tout va mieux
Depuis que je ne suis plus vieux.

Je ne rêvais plus que ruine,
Destruction, peste et famine,
Et ma famille et mon pays
Par tous les fléaux envahis.
Mais votre aveugle confiance
Fait mentir mon expérience ;
Et je trouve que tout va mieux
Depuis que je ne suis plus vieux,

Je songeais à l'avenir sombre,
Au jour sans fin, aux maux sans nombre,
A l'abîme du lendemain
Où ne conduit qu'un seul chemin.
Mais votre constante allégresse
Me fait un oubli de tristesse,
Et je suis sûr que tout va mieux
Depuis je ne suis plus vieux.

LE MARCHAND DE PEAUX

Marchand, as-tu des peaux à vendre ?
— J'en ai des cents et des milliers.
— Lesquelles ? Cherche à me comprendre.
— Les peaux que vendent les peaussiers ?
— Non : il s'agit de peaux humaines
Où je puisse loger mon corps.
— J'en ai des mille et des centaines.
— Tâche de m'arranger alors,

Car, à l'exception de celles
Dont je ne sais pas me priver,
Il est peu de peaux dans lesquelles
J'aurais plaisir à me trouver.

Voulez-vous la peau d'un ministre,
D'un sénateur, d'un député ?
— Merci, politique sinistre,
Nuits sans repos, jours sans gaîté !

— Le cuir d'un magistrat avare
Ou d'un beau-fils dissipateur ?
— Au loin, cupidité barbare,
Argent vénal et corrupteur !

— Voulez-vous la peau d'un notaire,
D'un boyard ou d'un hidalgo ?
Ou celle d'un commanditaire
Dans la boutique de Gogo ?
D'un chirurgien, d'un dentiste?
— Non, ça pèche par dureté.
— D'un littérateur, d'un artiste?
— Non, ça crève de vanité.

— Est-ce que votre Seigneurie
Voudrait une peau de retour
Pour la saison verte et fleurie
De la jeunesse et de l'amour ?
— Oui, telle serait mon envie,
N'était l'épine de la fleur,
Et que, remonter dans la vie,
C'est remonter vers la douleur.

Marchand, ferme donc ta boutique :
Conserve tes cuirs et tes peaux ;
Il me faut, comme au sage antique,
L'honneur, l'aisance et le repos.

Bien qu'elle soit assez ancienne
Et d'un tissu fort délabré,

Je trouve cela dans la mienne,
J'y suis, j'y vis et j'y mourrai,

Car, à l'exception de celle
Dont je ne peux pas me priver,
Il n'est point de peau dans laquelle
J'aurais plaisir à me trouver.

COURTISAN

Il était un vieux gentilhomme
Qui se baissait,
S'inclinait,
Se pliait
Devant Roi, Prince ou Majordome,
Il saluait, saluait, saluait.

A force de courber l'échine,
Il arriva,
Se trouva,
Se prouva
Que le ressort se fit machine,
Et se greffa, se grava, se riva.

Il disait avec un sourire :
C'est pour le Roi,
Pour la Loi,
Pour la Foi,
Et dans ses yeux on pouvait lire :
Pardonnez-moi, donnez-moi, donnez-moi.

Comme il prenait toujours la chose
Par le bon bout,
Et surtout
Avec goût,
L'avocat, sans plaider sa cause,
Obtenait tout, tenait tout, tenait tout.

Sa famille était une race
D'indépendants
Dépendants,
Dépendants ;
Et l'on vit marcher sur sa trace
Ses descendants, descendants, descendants.

Ce courtisan vivait, j'estime,
Sous Charles-Quint,
Sixte-Quint
Ou Tarquin.
Impossible sous un régime
Républicain, publicain, publicain.

L'EAU DE LA TOUR EIFFEL

Posez l'oreille sur la terre,
A l'heure de minuit :
Vous entendrez un bruit
Plein de mystère,
C'est l'eau,
L'eau qui, sous le sol qu'elle porte,
Pour sortir du caveau,
Cherche une porte.

Et plus la tour s'élèvera,
Plus elle pèser a
Larira !
Et plus la fontaine
Souterraine
Jaillira.

Car c'est à Paris que nous sommes.
Et la cité des arts
Dépense au Champ de Mars
De fortes sommes.

C'est peu,
Ce n'est rien, si l'on considère
Qu'elle approche de Dieu
La pauvre terre.

Et plus la tour s'élèvera,
Plus elle pèsera,
Larira!
Et plus la fontaine
Souterraine
Jaillira.

Voilà comment, en ses alarmes,
Paris, qui manquait d'eau,
Deviendra le vaisseau
Peint dans ses armes.
Et si...
Si l'eau n'est pas assez profonde,
Ascenseurs, joignez-y
Le poids du monde!

Et plus la tour s'élèvera,
Plus elle pèsera
Larira!
Et plus la fontaine
Souterraine
Jaillira.

Mais on a vu souvent en France
Un effet annoncé
Durement renversé,
Alors, j'y pense :
La tour,
La tour ira chercher la foudre
Et le nuage autour
Pour la dissoudre.

Et plus la tour s'élèvera
Plus elle arrosera
Larira !
Et plus l'eau céleste,
S'il en reste,
Tombera.

LES VIEILLES CHANSONS

La terre tourne, le temps passe :
Rien de nouveau sous le soleil ;
Rien de nouveau qu'à la surface :
Le fond reste toujours pareil.
En vain changeons-nous les formules,
Chez nos fils nous reconnaissons
Nos vices et nos ridicules :
Chantez-nous les vieilles chansons.

Chantons les choses éternelles,
Le vin, les champs et les beaux jours ;
Avec ses grâces naturelles
La vérité plaira toujours.
Toujours les naïves fillettes
Aimeront les jeunes garçons,
Tant que chanteront les fauvettes :
Chantez-nous les vieilles chansons.

En vain notre esprit se déplace ;
Il meurt et renaît sans changer :
Anacréon vit dans Horace ;
Horace vit dans Béranger.
Leur gaîté nous trouve sensibles ;
Nous sommes sourds à leurs leçons ;
Les hommes sont incorrigibles :
Chantez-nous les vieilles chansons.

Lisons et relisons le livre
Ecrit avec nos sentiments ;
Toute chose faite pour vivre
Est faite pour vivre mille ans.
En tout temps l'amour et la gloire
Nous prendront à leurs hameçons ;
Et nous chanterons après boire :
Chantez-nous les vieilles chansons.

Il est un langage sonore
Qui trouve la fibre du cœur :
Nos neveux bondiront encore
Aux mots de patrie et d'honneur !
Et la terre sera bénie
Qui souffle à tous ses nourrissons
La haine de la tyrannie !...
Chantez-nous les vieilles chansons.

Sachons rester dans notre sphère,
Fuyons les tristesses du temps ;
Les chansons qui berçaient le père
Berceront aussi les enfants.
Voici refleurir les pervenches,
Et, tandis que nous vieillissons,
Les oiseaux nichent dans les branches :
Chantez-nous les vieilles chansons.

ALMAH

Almah, ta paupière est armée ;
Mille traits y sont suspendus,
Tes sourcils sont deux arcs tendus :
Je suis blessé, ma bien-aimée...

Tu sembles de grâces formée,
Comme un cyprès flexible et rond
Portant un rosier sur son front :
Regarde-moi, ma bien-aimée.

Comme à l'abeille envenimée
Le miel te prête sa douceur.
L'aiguillon a percé mon cœur :
Epargne-moi, ma bien-aimée.

Je suis la résine allumée ;
Mon âme se brûle à ses feux,
Et la sève a rempli mes yeux :
Sèche mes pleurs, ma bien-aimée.

Ta bouche est de sucre embaumée,
O fruit de mon jardin d'amour.
Tu seras ma nuit et mon jour.
Voici la nnit, ma bien-aimée.

LES TROIS HUSSARDS

C'étaient trois hussards de la garde
Qui s'en revenaient en congé ;
Ils chantaient de façon gaillarde
Et marchaient d'un air dégagé.

« Je vais revoir celle que j'aime;
C'est Margoton, dit le premier.
— C'est Madelon, dit le deuxième.
— C'est Jeanneton, dit le dernier. »

Un homme était sur leur passage :
« Hé ! C'est Jean, le sonneur, je crois.
Quoi de nouveau dans le village ?
— Tout va toujours comme autrefois.

— « Et Margoton, notre voisine?
— J'ai sonné ses vœux l'an dernier,
Car elle est sœur Visitandine
Dans le couvent de Noirmoutier.

— « Et Madelon ! toujours bien sage ?
— Oui dà. Pour elle j'ai sonné,
Voilà dix mois, son mariage,
Voilà dix jours, son premier né.

— « Et Jeanneton, dit le troisième,
Toujours heureuse ? — Ah ? sûrement :
Trois mois passés aujourd'hui même,
J'ai sonné son enterrement.

— « Sonneur, si tu vois Marguerite
Dans le couvent de Noirmoutier,
Dis-lui que je la félicite
Et que je vais me marier.

— « Sonneur, si tu vois Madeleine
Dans la maison de son époux,
Dis-lui que je suis capitaine
Et que je fais la chasse aux loups.

— « Sonneur, quand tu verras ma mère,
Va la saluer chapeau bas ;
Dis-lui que je suis à la guerre,
Et que je ne reviendrai pas. »

MON CLOCHER

Salut! je te revois encore
Aussi pauvre, mais plus touchant,
Mon clocher d'ardoise que dore
La pourpre du soleil couchant.
Parmi les arbres et les tuiles,
Je vois encore se percher
Ton coq aux ailes immobiles,
Mon vieux clocher.

Tu rappelles ce temps prospère,
Où, petits, nous trouvions si grand
Le jardin de notre bon père,
Qui n'avait pas plus d'un arpent.
Je croyais que rien sur la terre
De toi ne pouvait approcher,
Fût-ce Notre-Dame ou Saint-Pierre,
Mon vieux clocher.

Tu rends la mémoire présente
De l'âge où ton cadran poudreux
Marquait l'heure rapide ou lente
De nos leçons ou de nos jeux.
Puis les échos, de proche en proche,
Sous les toits allaient épancher
L'angelus que tintait ta cloche,
Mon vieux clocher.

C'est que tu tiens à l'âme émue
Le livre ouvert du souvenir ;
Toujours ton aspect y remue
Quelque rêve près de finir.
C'est qu'après une longue absence,
Je retrouve, sans les chercher,
Quinze ans de paix et d'innocence,
Mon vieux clocher.

J'ai vu suspendus à ton faîte
Des drapeaux qui flottaient au vent;
On les hissait en grande fête,
Et puis on les changeait souvent.
L'homme détruit tout sur sa route;
Nul lien ne peut l'attacher;
Un jour on t'abattra sans doute,
Mon vieux clocher.

Bientôt un pompeux péristyle
Va s'élever sur tes débris ;
Tout village veut être ville,
Toute ville singe Paris.
Avec tes ardoises que dore
Le soleil qui va se coucher,
Salut, je te revois encore,
Mon vieux clocher !

BONHEUR ET PLAISIR

J'ai cherché, durant toute ma vie,
Le bonheur à travers le plaisir,
Et j'évoque une image ravie
Que mes mains n'ont jamais pu saisir.
Nous courons, le cœur gai, le pied leste,
Au pays où l'espoir nous conduit :
Le bonheur, c'est le plaisir qui reste;
Le plaisir, c'est le bonheur qui fuit.

Pour nos yeux habitués à l'ombre,
Un rayon semble l'éclat du jour.
Nous voyons, dans un mirage sombre,
La fortune, ou la gloire, ou l'amour.
La clarté vous deviendra funeste,
Vers luisants qui brillez dans la nuit.
Le bonheur, c'est le plaisir qui reste;
Le plaisir, c'est le bonheur qui fuit.

Si j'en crois le récit d'un trouvère,
Des flacons renfermaient nos désirs.
Le bonheur s'est brisé comme un verre ;
Ses morceaux ont formé les plaisirs.
Il disait : dans le jardin céleste,
Toute fleur doit produire son fruit;
Le bonheur, c'est le plaisir qui reste ;
Le plaisir, c'est le bonheur qui fuit.

NEZ AUX CHAMPIGNONS

Il était le plus bel homme
De la Somme ;
On admirait son profil
En droit fil.
Mais sa façade est détruite
A la suite
Des champignons qui sont nés
Sur son nez.

On voit tomber sur sa bouche
Une couche
D'agarics et de bolets
Des plus laids ;
Et, quand sa lèvre est émue,
Il remue
Les champignons qui sont nés
Sur son nez.

Son aspect à présent vexe
Le beau sexe.
Il n'a plus à son avoir
Qu'un espoir :
Mettre dans une omelette
La cueillette
Des champignons qui sont nés
Sur son nez.

Lequel mets serait du reste
Indigeste ;
Car il est plus d'un retour
De l'amour ;
Et, dans sa province, on glose
Sur la cause
Des champignons qui sont nés
Sur son nez.

LA VILLE DE BELZÉBUTH

C'était la nuit, nuit froide et sombre ;
Belzébuth me prit par la main.
« Viens, me dit-il, j'y vois dans l'ombre ;
Nous allons faire un long chemin. »

Ensemble aussitôt nous partîmes ;
Les champs sous nos pas se penchaient,
Et les monts abaissaient leurs cîmes,
Et les fleuves se desséchaient.

Un rayon frappa mes paupières ;
Une ville était sous nos yeux,
Etincelante de lumières,
Comme les enfers ou les cieux.

Lors, Belzébuth me dit : « Admire
Mes conquêtes et mes travaux ;
Et ces colonnes de porphyre,
Et ces dômes et ces arceaux.

« Ici, point de besoins vulgaires ;
N'est-ce pas ce que tu voulais ?
Ma ville ignore les misères ;
On n'y bâtit que des palais.

« Regarde, et cherche à me comprendre :
Cela s'appelle le bonheur. » —
Et je ne pouvais me défendre
D'un désir mêlé de terreur.

Au fronton de chaque édifice
Mon regard s'était arrêté ;
Sur l'un je lisais : AVARICE ;
Et sur l'autre : CUPIDITÉ.

« Vois-tu, dit-il, c'est la RICHESSE ;
Voici la DOMINATION. » —
L'intérieur portait : BASSESSE ;
Et le portail : AMBITION.

« Vois-tu ces somptueux portiques
Qui portent un nouveau blason ? » —
Et sur les chapiteaux Doriques
Je voyais écrit : TRAHISON.

Et la colonnade infinie
Toujours, toujours se poursuivait,
Et toujours quelque ignominie
En lettres de feu s'y gravait.

Je cherchais à me reconnaître ;
Mon esprit troublé s'égarait,
Quand j'aperçus une fenêtre
Qu'une lampe seule éclairait.

Je dis à Belzébuth : « Regarde
Par dessus tes palais dorés,
Ce que tu vois, c'est la mansarde
Où sont mes rêves adorés.

« Elle est petite ; mais je l'aime ;
J'y vis pauvre et content de peu,
Avec l'estime de moi-même
Et le respect qu'on doit à Dieu ».

JEAN ET JACQUES

Ils furent élevés de même;
Le même sein les allaitait;
Mais Jean prenait toute la crême,
Et Jacques tout le petit lait.

Jacques, Jacques, prends du courage;
Tu n'as pas de bonheur au jeu:
Tu seras heureux en ménage,
S'il plaît à Dieu.

Leur chance toujours fut commune
Sous la garde de l'amitié :
Jean acquit toute la fortune,
Jacques garda l'autre moitié.

Qu'ils aillent faire une partie,
Le nez au vent, ils recevront
L'un, une alouette rôtie,
L'autre, une tuile sur le front.

Ils entreprennent un voyage;
Ils galopent comme des fous,
Tout verse : voiture, attelage,
Jean dessus et Jacques dessous,

Ils font un pique-nique étrange,
Excursion, fête et repas.
Sans rien payer, c'est Jean qui mange ;
Jacques paie et ne mange pas.

Ils ont chacun une maîtresse,
L'un est léger, l'autre constant :
Jean accapare la tendresse
Et Jacques n'a que le restant.

Voici le dernier commentaire
Qui viendra tout modifier :
Jean restera célibataire,
Et Jacques va se marier.

Jacques, Jacques, prends du courage ;
Tu n'as pas de bonheur au jeu :
Tu seras heureux en ménage,
S'il plaît à Dieu.

LE SENTIER

Oh ! le beau sentier qui fuit
Tortueux dans la vallée ;
Où la fraîcheur de la nuit
Par le jour est recélée !
Salut, mon joli sentier,
Rempli d'ombre et de silence ;
Que je t'aimais, l'an dernier !
L'an dernier, j'aimais Hortense.

L'aubépine et le sureau
Sur lui jetant une voûte,
Couvrent d'un épais manteau
Le mystère de la route.
Au loin, la mer en courroux
Vient expirer dans une anse ;
Le monde était loin de nous,
Et j'étais auprès d'Hortense.

Ce que nous disions tout bas,
Qu'est-il besoin de le dire ?
Là, son premier embarras,
Ici, son premier sourire.
Et dans ces touffes de buis,
Je regardais, par prudence,
Si nul indiscret... et puis,
Puis je regardais Hortense.

Là, nous vînmes nous asseoir.
Quoi de plus doux que la mousse,
Lorsque l'on est deux à voir,
A voir comment l'herbe pousse ?
Près de ces saules trembleurs,
Que le même vent balance,
Nous avons cueilli des fleurs,
Et puis, je cueillais Hortense.

Mais non. Toutes les amours
Avec elle sont parties;
Les chemins ont leurs retours,
Et le cœur a ses orties.
Adieu, mon joli sentier
Rempli d'ombre et de silence;
Que je t'aimais l'an dernier !
L'an dernier, j'aimais Hortense.

LE VRAI TISSERAND

Le vrai tisserand habite les champs,
Il aime sa femme, il a des enfants.
Tous les samedis, de son pied agile,
La pièce à l'épaule, il va vers la ville
Toucher sa semaine et prendre les fils
Qui vont obéir à ses doigts subtils.
Allons, tisserand, emporte ta charge;
La chaîne est en long, la trame est en large.

Depuis le lundi dans l'après-midi,
Mardi, mercredi, jeudi, vendredi,
Il travaille; puis, le jour de dimanche,
Il met le matin sa chemise blanche;
Au coup de la messe, il reste en arrêt
Autour de l'église et du cabaret.
Allons, tisserand, laisse là ta charge :
La chaîne est en long, la trame est en large.

Ouvrier tranquille, il reste chez lui;
Il sait résister aux dieux d'aujourd'hui.
Il ne voudrait pas aller en fabrique
Faire du tissage à la mécanique.
Son métier n'a pas de morte saison :
Il fauche le foin et fait la moisson.
Allons, tisserand, accepte ta charge;
La chaîne est en long, la trame est en large.

Il n'est point de ceux que l'air des cités
A falsifiés, frelatés, gâtés.
Le vrai tisserand a son coin de terre
Dont il est fermier ou propriétaire.
Coton, laine et soie, il est d'heureux jours
Et dans le satin et dans le velours.
Allons, tisserand, à chacun sa charge :
La chaîne est en long, la trame est en large.

LA COUSINE MARGUERITE

Je me mis, au bord du soir,
En chemin, pour aller voir
La cousine Marguerite.
On disait : « Restez, restez ! »
Je compris : « Partez, partez ! »
Et je partis vite, vite.

Je passai près d'un moulin
Dont le soleil au déclin
Allongeait l'ombre petite.
Il disait : « Tic, tac, tic, tac ! »
Je compris : « Clic, clac, clic, clac ! »
Et je marchai vite, vite.

Je passai près d'un ruisseau ;
Je regardais à fleur d'eau
Sauter la perche et la truite.
L'eau disait : « Glou, glou, glou, glou ! »
Je compris : « Prends garde au loup ! »
Et je m'enfuis vite, vite.

La nuit me prit dans le bois.
Le rossignol, de sa voix,
Vint encor hâter ma fuite.
Il disait : « Fa, do, ré, la! »
Je compris : « Adorez-la! »
Et je trottai vite, vite.

Puis je n'entendis plus rien
Que l'aboi tardif d'un chien
Egaré loin de son gîte.
Il disait : « Wa, wa, wa, wa! »
Je compris : « Va, va, va, va! »
Et je courus vite, vite.

Puis un coq, dans le lointain,
Donna l'éveil au matin :
Le jour put paraître ensuite.
Il disait : « Cot, cot, cot, cot! »
Je compris : « Margot, Margot! »
Et je volai vite, vite.

Margot était dans la cour.
J'arrive et lui dis : Bonjour!
Elle était tout interdite.
Elle ne répondit rien.
Cette fois je compris bien...
Et je l'embrassai bien vite.

LE PETIT PRODIGE

Il était fier, étant petit,
D'être le premier de sa classe;
Il avait un vaste appétit;
Mais le temps passe, passe, passe.
Il a quarante ans et demi;
On n'est pas toujours jeune, ami ;
Après le carnaval, on jeûne.
On n'est pas toujours jeune, ami,
On n'est pas toujours jeune.

Il fatiguait tous les journaux
De sa prodigieuse histoire,
Fatiguait aussi les pianos,
Fatiguait aussi l'auditoire.
Souvent nous en avons gémi.
On n'est pas toujours jeune, ami;

Après le carnaval, on jeûne;
On n'est pas toujours jeune, ami,
On n'est pas toujours jeune.

Il traitait comme vieux barbons
Ceux qu'il suivait dans la carrière,
Trouvant que les vieux ne sont bons
Qu'à décorer un cimetière.
Mais un beau jour, il a frémi :
On n'est pas toujours jeune, ami;
Après le carnaval, on jeûne;
On n'est pas toujours jeune, ami,
On n'est pas toujours jeune.

Dans les boudoirs et les salons
Il courtisait de près les femmes;
Il y gagna quelques galons
Qui lui servirent de réclames.
Un beau soir, il s'est endormi.
On n'est pas toujours jeune, ami,
Après le carnaval, on jeûne,
On n'est pas toujours jeune, ami,
On n'est pas toujours jeune.

La moralité de ceci,
C'est qu'on devrait en sa jeunesse
Se réserver quelque souci.

De ce que sera la vieillesse.
A moqueur, moqueur et demi.
On n'est pas toujours jeune, ami ;
Après le carnaval, on jeûne.
On n'est pas toujours jeune, ami,
On n'est pas toujours jeune.

LA VILLE ET LES CHAMPS

Mon ami, que ferons-nous ?
Au siècle où nous sommes,
On ne voit parmi les hommes
Que des méchants ou des fous.
Mais l'immortelle nature,
Tous les ans,
Reprend sa jeune parure,
Au printemps.

Le ciel n'a pas un nuage;
Courons les monts et les prés;
Prenons nos bâtons ferrés
Et nos souliers de voyage.

Dans l'enceinte des cités
A peine on respire ;

La poussière vient nous dire
Que l'hiver nous a quittés.
Mais l'air des champs se pénètre
Des senteurs
Que font les grands arbres naître
Et les fleurs.

Le ciel...

Ne rêve pas la grandeur;
Ton âme est loyale ;
Où le vice heureux s'étale
Doit se cacher la pudeur.
Mais la probité, peut-être,
Reste là,
Sous l'abri d'un toit champêtre;
Cherchons-la.

Le ciel...

Nous n'entendons que le bruit
Des luttes civiques,
Et les bêtes politiques
Hurlent ici jour et nuit.
Mais dans la forêt sonore,
Nuit et jour,
Le rossignol chante encore
Chant d'amour.

Le ciel...

L'exemple a d'un coup mortel
Frappé la croyance ;
Sans nier la Providence,
Nous ne pensons plus au ciel.
Mais la naïve prière,
Dans les champs,
S'exhale encor matinière
En doux chants.

Le ciel...

Viens, partons ; n'attendons pas
Le jour qui va naître ;
Cherchons ce bien qui peut-être
N'existe point ici bas.
Mais si tu n'es qu'un mensonge,
O bonheur,
Que l'espoir au moins prolonge
Notre erreur !

Le ciel n'a pas un nuage ;
Courons les monts et les prés ;
Prenons nos bâtons ferrés
Et nos souliers de voyage.

MA MUSETTE

Les poètes de qualité
Ont une muse
Qui les abuse
En exaltant leur vanité.
Ma muse n'est qu'une musette,
Une amusette.

Ils ont le large et le haut essor :
Je n'ai que l'aile
De l'hirondelle.
Planez, vautour, aigle et condor.
Ma muse n'est qu'une musette,
Une amusette.

Fi des poètes de combat
Tenant boutique
De politique,
Ambitieux à double bât !
Ma muse n'est qu'une musette,
Une amusette.

Sonnez, clairons, battez, tambours !
Loin de la ville
Est un asile
Où sont ma muse et mes amours.
Ma muse n'est qu'une musette,
Une amusette.

MALÉDICTION

Mon ami, tu n'es pas aimé,
Et ton amour se désespère :
Ah ! garde-toi de la vipère
Dont le cœur au tien est fermé.
Sèche tes larmes et m'écoute :
Vis seulement pour l'amitié ;
L'amour te ferait trop pitié
Si tu savais tout ce qu'il coûte.

Contente-toi de la vertu
Qui se contente de l'estime ;
L'amour souvent se donne au crime ;
Cherche bien : où le trouves-tu ?
Vois-tu jamais la créature
Livrer ses élans amoureux
A quelque garçon genéreux,
A quelque fille honnête et pure ?

Non. Mais descends dans les bourbiers,
Sonde la vase des sentines
Des élégantes libertines,
Des aimables aventuriers.
Cherche plus loin : descends encore,
Pour trouver les chaudes amours :
Les galériens ont toujours
Une femme qui les adore !

A qui nos raisons et nos cœurs,
Sinon à ces beautés infâmes
Qui prennent le bien de nos âmes
Pour y mettre le mal des leurs?
A quelles misérables filles
Avons-nous livré notre honneur,
Et le respect de notre sœur,
Et la pudeur de nos familles ?

Et toi, cause de tous mes maux,
Toi, dont j'ai compté tous les vices,
Toi, qui sais par tes artifices
Corrompre mes instincts loyaux,
Toi, dont le nom comme un blasphème,
Flétrit ma bouche en y passant,
Toi, qui prends mon or et mon sang,
Femme, sois maudite... Je t'aime !

UN ANTIPODE

Paris est commode
A tout étranger ;
Un jeune antipode
Vient de s'y loger.

Il a pris pour rôle
D'être sans défaut.
Est-il assez drôle ?
Il est comme il faut.

Il n'est point en quête
D'honneurs, ni d'appui.
Est-il malhonnête ?
Il reste chez lui.

Seul il administre
Son modique bien.
Est-il assez cuistre ?
Il ne nous doit rien.

A notre ignorance
Il fait le procès.
Est-il vieille-france ?
Il parle français.

Il prend dans sa tête
Tout ce qu'il écrit.
Est-il assez bête?
Il a de l'esprit.

Il a le scrupule
Du devoir rempli.
Est-il ridicule?
Il est accompli.

Les gens à la mode
Sont vraiment surpris
Qu'un tel antipode
Habite Paris.

LA MORT

Holà ! jeune homme, es-tu prêt à me suivre ?
— Qui donc es-tu ? — Je suis la mort.
— La mort ? Pitié ! Laisse-moi vivre
Et diffère l'arrêt du sort.
Sois indulgente à ma jeunesse :
Que pour moi le printemps renaisse !...

— Soit, j'y consens ; mais songes-y,
Je reviendrai bientôt ici.

Çà, maintenant, es-tu prêt à me suivre?
— Quoi ! La mort, déjà de retour?
Pitié, pitié ! laisse-moi vivre :
A peine ai-je connu l'amour.
Laisse encore à celle que j'aime
Un cœur qui n'est plus à lui-même.

— Soit, j'y consens : mais songes-y,
Je reviendrai bientôt ici.

Bel amoureux, es-tu prêt à me suivre ?
— Encore ta voix que j'entends !
Pitié, pitié! laisse-moi vivre,
Accorde-moi quelques instants.
J'allais toucher à la richesse,
Laisse-moi goûter son ivresse...

— Soit, j'y consens; mais songes-y,
Je reviendrai bientôt ici.

Cà, l'homme riche, es-tu prêt à me suivre ?
— Ah ! que le temps est rigoureux!
Pitié, pitié, laisse-moi vivre,
La vie est si douce aux heureux !
J'ai la puissance et j'ai la glcire ;
A cette coupe je veux boire !...

— Soit j'y consens ; mais songes-y,
Je reviendrai bientôt ici.

Holà, vieillard, es-tu prêt à me suivre?
— O mort, attends encore un peu.
Pitié, pitié ! laisse-moi vivre :
Rien que temps de prier Dieu.

Le jour, l'heure que je réclame,
C'est pour le salut de mon âme...

— Non, il est trop tard, me voici :
Je ne reviendrai plus ici.

MELODIA

Tu m'as souvent parlé, ma mère,
De la fille d'un troubadour.
Sa voix avait l'éclat du verre,
Son chant, la pureté du jour.
Jamais grâce plus naturelle
A plus d'attraits ne s'allia ;
Tout était simple et chaste en elle :
On l'appelait Melodia.

Lorsque Melodia fut grande,
On fit venir à la maison
Une gouvernante allemande,
Mûre d'esprit et de raison.
Elle lui fut douce compagne,
Et la bonne dame oublia
Qu'elle sortait de l'Allemagne ;
Elle prit nom : Armonia.

Quand Melodia fut en âge
De sentir qu'elle avait un cœur,
Survint un grave personnage,
Un savant, un fameux docteur.
Il avait la cervelle faite
De chiffres, d'algèbre, et bientôt
L'épervier eut pris la fauvette :
On l'appelait Contra-Punto.

Le bonheur est comme la flèche :
Il ne se voit qu'en se fixant :
Armonia devint revêche,
Contra-Punto se fit vexant.
On dressa la jeune épousée;
Elle chantait, elle cria,
Et sa poitrine fut brisée :
Ainsi mourut Melodia.

MARI ET FEMME

Que fait ma femme à cette heure?
En mon absence elle pleure...
Dieu! si ma femme savait!...
— Que fait mon mari? sans doute
Il est malheureux en route...
Dieu! si mon mari savait!...

Maris en voyage,
Femmes en veuvage,
Bonheur du ménage :
Tout le monde est satisfait.

Elle croit que je m'ennuie
Comme un serin par la pluie...
Dieu! si ma femme savait!...
— Il me croit triste, je gage,
Comme une hirondelle en cage...
Dieu! si mon mari savait!...

Maris en voyage, etc...

Je vais, je viens, je respire,
Ma femme n'a rien à dire.
Dieu ! si ma femme savait !...
— Je sors, je rentre, je reste,
Sans qu'il gronde ou qu'il proteste...
Dieu ! si mon mari savait !...

Maris en voyage, etc.

Ma femme est assez gentille ;
Mais enfin, pâté d'anguille...
Dieu ! si ma femme savait !...
— Il n'est pas méchant, il m'aime;
Mais il est toujours le même.
Dieu ! si mon mari savait !...

Maris en voyage, etc...

Je vais écrire à ma femme ;
Sans cesse elle me réclame...
Dieu ! si ma femme savait !...
— Je lui mande qu'il m'écrive,
Je crains toujours qu'il n'arrive...
Dieu ! si mon mari savait !...

Maris en voyage, etc.

Je pars demain, mon Elise,
Je t'apporte une surprise...
Dieu ! si ma femme savait !...
— O mon Oscar, prends des ailes,
Je t'ai brodé des bretelles...
Dieu ! si mon mari savait !...

Maris en voyage,
Femmes en veuvage,
Bonheur en ménage,
Tout le monde est satisfait.

ET MODESTE

Vous ne le connaissez pas?
Pourtant il existe,
C'est un fier artiste
Juste et droit comme un compas.
S'il est tel que je l'atteste,
Vous jugez qu'il est
Un héros complet...
Et modeste!

Blond ou châtain, roux ou brun,
Il est, à vrai dire,
Ce que l'on désire,
Bon pour tous et pour chacun.
Par la parole et le geste,
Il est éloquent
Autant qu'élégant...
Et modeste!

D'autres mettent leur souci
A fixer les âmes
De leurs propres femmes.
Plus d'un n'a pas réussi.
Le nôtre, aux maris funeste,
Des combats du cœur
Sort toujours vainqueur...
Et modeste.

Vous saurez qu'il est pourvu
D'une outrecuidance
Pleine de prudence,
Se cachant pour être vu,
Entre le ziste et le zeste,
Le poivre et le sel,
La terre et le ciel,
Et modeste !

S'il vous plaît de supposer
Que ce bon ermite
Ne serait qu'un mythe,
Je vais vous désabuser.
Voulez-vous savoir au reste
Le nom du Phénix ?
— Moi, je m'appelle X...
Et modeste !

UNE HISTOIRE VRAIE

Vous allez croire que j'invente
Un conte invraisemblable? — Non.
Mon héroïne fut vivante,
Et je pourrais dire son nom.

« Ecoute, a-t-elle dit, je t'aime;
J'ai ton cœur, ton âme, ta foi,
Et je suis sûre de toi-même
Comme je suis sûre de moi.

« Nous avons atteint une cime
Que nous ne dépasserons pas.
J'aime mieux tomber dans l'abîme
Que le descendre pas à pas.

« Plus tard serait venu le doute,
Qui sait?... la trahison, l'oubli;
Je ne veux pas perdre une goutte
De ce vase si bien rempli.

« Au lieu de supporter l'insulte
Du mépris ou de l'abandon,
Dès ce soir, je serai ton culte,
Ton souvenir et ton pardon.

« Comprends-tu ceci, que nul autre
Ne pourra toucher à ton bien,
N'aura cet amour qui fut nôtre
Et ce corps qui restera tien?

« Il faut que ton œil s'habitue
A ne plus me voir ici bas :
J'ai pris le remède qui tue :
Ami, je meurs... Ne pleure pas. » —

Vous pouvez croire que j'invente
Un conte invraisemblable? — Non,
Mon héroïne fut vivante,
Et je ne puis dire son nom.

LE LIERRE ET L'ORMEAU

Un arbre s'élève
Jeune, audacieux;
Son front plein de sève
Regarde les cieux;
Il laisse à la terre
Le vil arbrisseau...
Prenez garde au lierre
Qui tuera l'ormeau.

La branche petite
Cherche un protecteur;
L'arbre qui l'abrite
Lui sert de tuteur.
Une brebis mère
Allaite un chevreau...
Prenez garde au lierre
Qui tuera l'ormeau.

Le flexible arbuste,
Comme un vert serpent,
Sur le tronc robuste
S'appuie en grimpant.
Bientôt il le serre
Dans son froid anneau...
Prenez garde au lierre
Qui tuera l'ormeau.

Du pied à la cime,
Du tronc aux bourgeons,
Partout il imprime
Ses baisers profonds.
Il presse son père
Dans l'étroit réseau...
Prenez garde au lierre
Qui tuera l'ormeau.

N'ayez pas l'oreille
A propos félon;
Ouvrez à l'abeille,
Fermez au frelon,
Le vice pour plaire
Se fait jeune et beau...
Prenez garde au lierre
Qui tuera l'ormeau.

EFFET DE LA FOLIE

Je suis fou, c'est bien conn
A rien je ne suis tenu,
Et nul devoir ne me lie :
C'est l'effet de la folie.

Il m'arrive quelquefois
De faire chez les bourgeois
Quelque frasque peu polie :
C'est l'effet de ma folie.

De ma femme j'étais fou,
Mais qu'un hasard, n'importe où,
M'en montre une plus jolie...
C'est l'effet de ma folie.

D'un ami trop obligeant
J'accepte parfois l'argent,
Et de le rendre, j'oublie...
C'est l'effet de ma folie.

Ainsi s'exprimait un jour
Un garçon tout plein d'humour
Que nul affront n'humilie :
Cela tient à sa folie.

LES TROIS FILS DU VIEILLARD

J'avais trois fils, beaux tous les trois,
Beaux de vigueur et de jeunesse ;
Que leur manquait-il ? Rien, je crois ;
C'était l'orgueil de ma vieillesse.
Ils sont allés bien loin, bien loin,
En me laissant seul dans mon coin :
Jérôme est parti pour la guerre.
Vous qui punissez les ingrats,
Mon Dieu, ne les punissez pas,
Ramenez-les à la chaumière !

Jean est parti sur un vaisseau ;
On dit que la mer est si grande !
Je vais toujours au bord de l'eau
Demander que l'eau me le rende ;
Et quand du vent j'entends le bruit,
Souvent je me lève la nuit ;
A genoux je fais ma prière :
Vous qui etc.

Le troisième, tout jeune encor,
Vient d'abandonner son vieux père
Pour la ville de marbre et d'or,
Paris, d'où l'on ne revient guère ;
Paris, le séjour des heureux,
Paris, cent fois plus dangereux
Que l'Océan et que la guerre.
Vous qui etc.

Jeanne est morte depuis longtemps ;
Si du moins j'avais une fille
Qui me fît des petits-enfants !...
Mais je suis seul et sans famille.
Si les flots, la guerre et Paris
Me rendaient tout ce qu'ils m'ont pris,
Je chanterais la vie entière.
Vous qui punissez les ingrats,
Mon Dieu, ne les punissez pas,
Ramenez-les à la chaumière !

LE MAT DE COCAGNE

Gens de ville et de campagne,
A la fête accourez tous ;
Grimpez au mât de cocagne ;
Bonnes gens, amusez-vous.

C'est que la part est immense
Qui doit échoir au vainqueur ;
Le but où chacun s'élance,
C'est la fortune et l'honneur.
Pour cette lutte suprême
Tous les noms se sont inscrits ;
Jusqu'à Gringalet lui-même,
Chacun veut gagner le prix.

Vingt rivaux entrent en lice,
Cent autres viennent après :
On monte, on s'arrête, on glisse,
Et les bras sont toujours prêts.
L'arbre est couvert de poussière.
Les plus rudes combattants,

Au milieu de la carrière,
Sont retombés haletants.

Un homme enfin se présente :
Plus habile ou plus heureux,
Sur la poutre moins glissante
Il colle ses bras nerveux.
Enfin il arrive au faîte ;
Il va saisir, il saisit
Sa précieuse conquête,
Et tout le peuple applaudit.

Il plane dans sa victoire ;
Il s'enivre... Oh, voyez-vous ?
Le vertige suit la gloire...
Il tombe... gare dessous !
Il écrase dans sa chute
Ceux qui viennent après lui.
Prenez garde à la culbute,
Vous qui régnez aujourd'hui.

Gens de ville et de campagne,
Laissez faire tous les fous ;
Fuyez le mât de cocagne
Et restez chacun chez vous.

LE ROI DONDAINE

Pour fêter notre Roi Dondaine,
Que ferai-je, dit Phœdora?
Mon amoureux me donnera
La montre avec la chaîne.
C'est ma manière à moi
De fêter dignement le Roi.

Pour fêter notre Roi Dondaine,
Que ferai-je, dit un banquier?
Je ne paierai pas mon papier
Avec ma caisse pleine.

Pour fêter notre Roi Dondaine,
Que ferai-je, dit un marchand?
Je gagnerai double en trichant
Sur la soie et la laine.

Pour fêter notre Roi Doudaine,
Que ferai-je, dit un maçon?
Je mettrai la France à rançon
Et Paris dans la Seine.

Pour fêter notre Roi Dondaine,
Que ferai-je, dit un pékin?
J'irai visiter à Nankin
La tour de porcelaine.

Pour fêter notre Roi Dondaine,
Que ferai-je, dit un bourgeois?
J'irai pour la troisième fois
Revoir la *Belle-Hélène*.

Pour fêter notre Roi Dondaine,
Que ferai-je, dit un gourmand?
Je mangerai, moi seulement,
Deux poulardes du Maine.

Pour fêter notre Roi Dondaine
Ma mie ô gué, que ferons-nous?
Si chacun se livre à ses goûts,
Toi, tu seras ma Reine.
C'est ma manière à moi
De fêter dignement le Roi.

LE TREIZIÈME CONVIVE

Ils étaient douze amis à table;
Le treizième était étendu
Dans le suaire inévitable,
Au milieu du vin répandu.
Quatre cierges aux lueurs vives
Autour du mort se tenaient droits...
Et les douze pâles convives
Faisaient le signe de la croix.

L'un dit : C'était un honnête homme;
L'autre : C'était un chevalier;
Il alla pèlerin à Rome;
Dans le nord il courut guerrier.
Il délivra bien des captives;
Il fut le soutien de ses rois...
Et les douze pâles convives
Faisaient le signe de la croix.

Chacun entonnait sa louange,
Quand, par un soudain mouvement,
Le mort se dressa dans son lange;
Ses os craquèrent sourdement.
Puis, sur ses lèvres convulsives,
On entendit râler sa voix...
Et les douze pâles convives
Faisaient le signe de la croix.

« Hommes, dit-il, sachez vous taire;
Je ne fus pas meilleur que vous;
Hélas! je regrette la terre;
Tous les morts ne sont pas absous.
Priez pour les âmes plaintives;
Pleurez sur les ossements froids. »
Et les douze pâles convives
Firent le signe de la croix.

Comme ils discouraient de la sorte,
L'aurore illumina le ciel,
Et le peuple devant la porte
Se pressait en chantant Noël.
Les hymnes des vierges naïves
S'élevaient le long des beffrois...
Et les treize pâles convives
Firent le signe de la croix.

CES BEAUX YEUX-LA

Savez-vous ce que je désire?
Votre bouche est faite au sourire;
Nul souci jamais ne troubla
Ces yeux où la gaîté respire.
Savez-vous ce que je désire? —
Faire pleurer ces beaux yeux-là.

Oui, je voudrais savoir, ô femme,
Si votre corps enferme une âme.
Samson craint toujours Dalila.
Avant que de rendre les armes,
Je veux, goûtant le suc des larmes,
Faire pleurer ces beaux yeux-là.

Mon vœu peut vous sembler bizarre:
Mais je suis pareil à l'avare

Qui recompte les biens qu'il a;
Et je voudrais, ô ma petite,
Pour les essuyer au plus vite,
Faire pleurer ces beaux yeux-là.

LES PILULES DORÉES

Hippocrate en son temps disait
Que les vérités les plus dures
Ne répugnent pas, si l'on sait
Les entourer de confitures.
Un de nos grands pharmaciens
M'a fait connaître ses formules.
Messieurs, mesdames, je vous tiens :
Vous avalerez mes pilules.

Vous êtes belle, on le sait bien,
Vous le savez, quoique modeste;
Vous avez le port, le maintien,
Le charme, la grâce et le reste.
Mais où diable avez-vous pêché
Ce teint de plâtre et de fécule?
Ah! mesdames, j'en suis fâché,
Vous avalerez la pilule.

Marchand au comptoir attaché,
Tu prends pour maxime infaillible
D'acheter au meilleur marché
Pour vendre le plus cher possible.
Mais en politique tu crois
Etre de la force d'Hercule.
Tas d'épiciers, tas de bourgeois,
Vous avalerez la pilule!

On dit en les voyant passer :
Le beau couple! le bon ménage!
Ils semblent toujours commencer,
Ne jamais finir le voyage.
Mais on sait, lorsqu'ils sont entre eux,
Que ce miel tourné s'acidule.
Epoux qui pourriez être heureux,
Vous avalerez la pilule.

Avoués, vous craignez les frais,
Acteurs, vous évitez les gestes;
Avocats, vous êtes discrets
Médecins, vous êtes modestes ;
Mais eux, mais moi, mais vous, mais tous,
Nous avons quelques ridicules :
Pour trinquer réunissons-nous :
Nous avalerons nos pilules.

LE FLUIDE

Impondérable comme l'air,
Impalpable comme l'éclair,
Ce n'est le corps, la chair ni l'âme,
Le vent, le parfum ni la flamme;
Ce n'est le vide ni le plein,
Ni l'esprit vital ou malin.
Si vous consultez la grammaire,
Ou plutôt le dictionnaire,
C'est le... c'est un agent subtil,
Soit; mais cet esprit quel est-il?

C'est le fluide;
Rien de solide,
Rien de liquide.
Oui, tout réside
Dans le fluide.

L'un en a, l'autre n'en a pas;
Mais chacun se dit ici-bas,
Tout bas, tout bas:
« J'ai du fluide. »

C'est le prisme, l'entraînement,
Le fer attiré par l'aimant;
C'est la grenouille ou la colombe
Qui veut s'enfuir et qui succombe
Sous l'œil de l'aigle ou du serpent,
L'un volant et l'autre rampant;
La fascination, le charme,
Qui vous subjugue ou vous désarme.
Or, le fluide masculin
N'est rien auprès du féminin.

C'est le fluide ;
Rien de solide,
Rien de liquide.
Oui, tout réside
Dans le fluide;
Et c'est surtout dans leurs amours
Que l'homme et la femme ont recours,
Presque toujours,
A leur fluide.

Suivez là-haut le mouvement
Des astres dans le firmament.
Loin de naviguer dans le vide,
Ils obéissent au fluide
Qui leur indique les contours
Pour les allers et les retours,
Qui les éloigne et les rapproche,

En attendant qu'il les décroche.
En attendant, rentrons chez nous
Planter nos raves et nos choux,

Mais sans fluide,
Par le solide,
Par le liquide,
Car tout réside
Dans le solide.
L'humanité s'épanouit,
L'œuvre éternelle se poursuit,
Le jour, la nuit,
Par le solide.

EN ENFER

La nuit dernière, dans un rêve,
Au milieu d'un cercle enflammé,
J'ai vu toutes les filles d'Ève
Qui m'ont... ou ne m'ont pas aimé :

Les nouvelles et les anciennes
De l'aller comme du retour,
Sincères ou comédiennes,
Souffrant ou jouant de l'amour.

J'ai vu les brunes et les blondes,
Les beautés de cire et de miel,
Ou perfides comme les ondes,
Ou sereines comme le ciel.

Et, pour ces douces criminelles,
Je me sentais pris de pitié;
Me trouvant coupable comme elles,
Je les excusais à moitié.

Mais, tout à coup, je vis la femme
Au corps de pierre, au cœur de fer...
Oh! point de grâce pour l'infâme!
Juste ciel! J'étais en enfer!

PRUD'HOMME ET CALINEAU [1]

Hé! bonjour, mon oncle Prud'homme.
— Bonjour, mon neveu Calineau.
— Vous passez pour un bien brave homme.
— Tu passes pour un étourneau.

— Mon oncle, on dit que la malice
Chez nous ne se fait pas sentir.
— Notre aïeul était La Palisse
Lequel n'a jamais su mentir.

— Mon cher oncle, que faut-il croire
Des sottises qu'on dit de vous?
— Mon neveu, j'ai connu la gloire,
Et la gloire fait les jaloux.

— Mon oncle, est-il vrai que la lune
Soit faite en pains à cacheter?

1. On écrit ordinairement Cali*no*. C'est une désinence italienne et je crois que Cali*neau* doit être la vraie orthographe de ce nom français.

— C'est une croyance commune
Qu'un savant ne peut adopter.

— Mon oncle, est-il vrai que ma tante
Vous ait joué de bien bons tours?
— Mon épouse me fut constante,
Et je n'eus pas d'autres amours.

— Mon bon oncle comptez-vous vivre
Bien vieux? — Mais jusqu'à mon trépas.
Enfant, le destin est un livre
Qui se ferme et ne s'ouvre pas.

— Mon oncle, j'aurais bien envie
De ce fameux sabre. — Tout beau!
Non. Le plus beau jour de ma vie
Doit me suivre dans le tombeau.

— Mon cher oncle, quelle épitaphe
Mettrai-je sur le monument?
— Joseph Prud'homme et mon parafe,
Tout simplement, tout simplement.

DOUCE MAISON!

Au printemps, la Nature
Te fait une ceinture
De fleurettes et de gazon.
Ta fenêtre fermée
S'ouvre à la brise aimée,
Maison, maison, douce maison!

En été, la lumière
Intense et matinière
A regret quitte l'horizon.
L'arbre au feuillage sombre
T'abrite sous son ombre,
Maison, maison, douce maison!

En automne s'achève
Le travail de la sève;
Les fruits mûrissent à foison.
Leur suc qui se condense
T'amène l'abondance,
Maison, maison, douce maison!

En hiver, la famille
Se rassemble et babille
Près de la lampe et du tison.
A ce foyer sincère
L'amitié se resserre,
Maison, maison, douce maison!

VINGT-CINQ ANS

Je disais sans cesse :
Tant que nous aimons, chantons nos amours.
L'âge qui nous presse
Assez tôt viendra changer nos discours.
L'heure dérisoire
A sonné pour moi depuis bien longtemps.
Qu'on me verse à boire!
Je suis amoureux comme à vingt-cinq ans.

Dans notre vieillesse,
Ne pourrons-nous pas chanter les vins vieux?
Vive la sagesse!
Nous la pratiquons ne pouvant pas mieux.
Sur un cou d'ivoire
J'ai vu retomber des cheveux flottants.
Qu'on me verse à boire!
Je suis amoureux comme à vingt-cinq ans.

Nous pourrons encore,
Aux cultes anciens consacrant nos chants,
Malmener l'aurore;
C'est toujours le droit des soleils couchants.
Sa prunelle noire
Remplit de rayons mes cieux éclatants :
Qu'on me verse à boire!
Je suis amoureux comme à vingt-cinq ans.

Dans nos jours de fêtes,
Nous évoquerons un passé charmant;
Vendanges sont faites :
Pour nous réchauffer coupons le sarment.
Elle me fait croire
Que mon jaune été vaut son vert printemps.
Qu'on me serve à boire!
Je suis amoureux comme à vingt-cinq ans.

Qui donc ose dire
Que mon front se ride et que je suis vieux?
Voyez son sourire,
Sa bouche enfantine et ses jolis yeux.
Je perds la mémoire :
Belle je la vois, douce je l'entends...
Qu'on me verse à boire!
Je suis amoureux comme à vingt-cinq ans.

LE MÉNESTREL

Léger d'allure et de bagage,
Bâton en main, guitare au dos,
Allait de châteaux en châteaux
Pauvre ménestrel en voyage.
Marche sous le ciel,
Pauvre ménestrel.

Au pied d'un manoir séculaire,
Il arrive au déclin du jour.
Un archer veillait sur la tour.
« Beau ménestrel, que viens-tu faire? » —
Marche sous le ciel,
Pauvre ménestrel.

— « Je chante sur la mandoline
Le lai d'amour des chevaliers,
Je conte les récits guerriers
Rapportés de la Palestine. » —
Marche sous le ciel
Pauvre ménestrel.

— « Laisse là tes vieilles ballades;
Nous sortons demain de ce fort.
Chante le pillage et la mort;
Le temps est passé des croisades. » —
Marche sous le ciel,
Pauvre ménestrel.

Il prend un chemin solitaire
Et court au village voisin;
Il entend sonner le tocsin :
« Beau ménestrel, que viens-tu faire? » —
Marche sous le ciel,
Pauvre ménestrel.

— « Prenez les joyeuses musettes;
Je vous apporte des chansons,
Pour faire chanter les garçons,
Pour faire danser les fillettes. » —
Marche sous le ciel,
Pauvre ménestrel.

— « Il n'est plus temps qu'on chante ou rie,
On ne danse plus au hameau.
Nous voulons brûler le château;

Dis-nous un chant de jacquerie! » —
Marche sous le ciel,
Pauvre ménestrel.

L'HABITUDE

Pour n'en pas perdre l'habitude,
Apportez un flacon
De Beaune ou de Mâcon;
Des vins nous faisons une étude ;
Et que notre échansan
Entonne une chanson,
Pour n'en pas perdre l'habitude.

Pour n'en pas perdre l'habitude,
Faisons notre devoir :
Sans nous on pourrait voir
Tourner le monde en solitude;
Mais, à tort, à travers,
Repeuplons l'univers,
Pour n'en pas perdre l'habitude.

Pour n'en pas perdre l'habitude,
Ayons un chant d'airain

Pour ces frères du Rhin
Qu'a mis la Prusse en servitude.
Gardons au fond du cœur
La haine du vainqueur,
Pour n'en pas perdre l'habitude.

Pour n'en pas perdre l'habitude,
Pensons aux voyageurs
Qui vont, gais ou songeurs,
Chercher, une autre latitude;
Que volent nos accens
Vers nos amis absents!
Pour n'en pas perdre l'habitude.

Pour n'en pas perdre l'habitude,
Buvons à la santé
Des gens dont la bonté
Nous rend l'existence moins rude ;
Puis, en partant, rions
De nos amphitryons...
Pour n'en pas perdre l'habitude.

LE FAUX CORDELIER

L'Empereur de Constantinople,
Jean de Brienne, un des hardis
Qui portaient argent sur sinople,
Voulut entrer au paradis.

Afin d'amadouer saint Pierre,
Il forma le vœu singulier
Qu'on le mît à l'heure dernière
Dans la robe d'un Cordelier.

Quand le corps vêtu de la sorte
Vers le guichet se présenta,
« Non, non, je n'ouvre pas ma porte,
Dit saint Pierre, ta, ta, ta, ta!

« Nous ne sommes pas si crédule.
Si vous étiez bénédictin,
Carme, Récollet, Camaldule,
Capucin ou même Augustin,

J'en pourrais bien un peu démordre :
Mais un Cordelier ! — Je vous dis
Que jamais moine de cet ordre
N'entrera dans le paradis ! » —

Je ne sais la fin de l'histoire ;
Mais, depuis, le faux Cordelier
A dû sortir du Purgatoire
Avec son Ordre tout entier.

JEUNE FILLE AU BOIS

Jeune fille au bois,
Si tu vas parfois
Entendre une voix,
Prends garde!
On dit que, la nuit,
Une ombre poursuit
L'ombre qui s'enfuit.
Regarde !

Le sol a gémi,
La feuille a frémi :
C'est un ennemi
Sans doute.
Des sons inconnus
Te sont parvenus
Des arbres chenus :
Ecoute !

Chêne vigoureux,
Bouleau vaporeux,
Ou châtaignier creux,
Tout arbre
Semble avoir des yeux,
Ainsi que les vieux
Fantômes ou dieux
De marbre.

Si la peur te prend,
Cours, le bois est grand;
Traverse en courant
L'espace;
Les rochers, là-bas,
Etendent leurs bras;
Ne t'arrête pas
Et passe!

Mais, rassure-toi,
Calme ton effroi,
Déjà l'astre-roi
Se lève.
Jeune fille au bois
La peur, tu le vois,
N'est donc quelquefois
Qu'un rêve.

Ainsi fait l'amour
Qui, dans un seul jour,
Naît et sans retour
S'achève.

TOUT NEUF

Il crève sa coque fragile :
La tête passe, puis le corps.
Il bondit ; le voici dehors,
Il est vivant, il est agile.
Tout est neuf
Pour le poulet qui sort de l'œuf.

Son bec s'ouvre, son œil s'allume,
On peut le voir au pied-levé,
Près de celle qui l'a couvé,
Sécher son duvet sous la plume.
Tout est neuf
Pour le poulet qui sort de l'œuf.

Bientôt le cri de la nature
Lui fait savoir que, tout petit,
On a déjà de l'appétit :
Il court piquer la nourriture.
Tout est neuf
Pour le poulet qui sort de l'œuf.

Dans le cours de son existence,
Il trouvera bien des rivaux :
Que de combats ! que de travaux !
Mais ne vieillissons pas d'avance.
Tout est neuf
Pour le poulet qui sort de l'œuf.

Jeune homme qui sors de ton moule
Pour lutter de taille et d'estoc,
Ne fais pas trop jeune le coq
Et ne vois pas trop vieux la poule.
Tout est neuf
Pour le poulet qui sort de l'œuf.

CAGE ET SERIN

Mon Dieu, ce sera donc toujours la même chose?
Ils dînaient tous les deux chez Désiré Beaurain.
Le cavalier propose et la dame dispose :
La femme est une cage, et l'homme est un serin.

Le cavalier payant semblait uu bon jeune homme;
Elle était jeune aussi; moins enfant, moins d'entrain :
Il voulait tout offrir; elle était économe;
La femme est une cage, et l'homme est un serin.

Elle ne voulait pas sa ruine complète;
Quand on veut aller loin on ménage son train;
Ce soir, le gardénia se faisait violette,
La femme est une cage, et l'homme est un serin.

Elle était le ménage; il était le poème;
Elle était le couplet, il était le refrain.
Elle parlait « homard », il répondait : « Je t'aime! »
La femme est une cage, et l'homme est un serin.

De son sourire aimable elle n'était pas chiche;
Elle tournait la tête et regardait un brin
Certain vieux décoré qui paraissait fort riche;
La femme est une cage, et l'homme est un serin.

A la fin, le lion emporta la gazelle;
Ils partirent tous deux, lui, raide comme un crin,
Elle, souple et modeste... On ne regarda qu'elle :
La femme est une cage, et l'homme est un serin.

Je vois que ce sera toujours la même chose.
La vieille expérience a gravé sur l'airain
Que l'on regrettera toujours la saison rose
Où l'on avait la cage, et qu'on était serin.

LE CHEF-D'ŒUVRE IGNORÉ

Il avait une noble envie
Qu'il ne s'avouait qu'en tremblant :
Il avait mis toute sa vie
Dans un cahier de papier blanc.

Ce papier il l'avait lui-même
Noirci vingt fois et raturé;
Ce cahier était un poème
Qu'on aurait peut-être admiré.

Il poursuivit sa longue tâche
Tout seul dans son pauvre réduit,
Vingt ans, sans dégoût, sans relâche,
Sans repos de jour ni de nuit.

Il se disait : ma vie est triste;
Mais, quand le jour sera venu,
Le monde saura quel artiste
Il avait longtemps méconnu.

Le jour viendra, le jour arrive.
Allons, cher poète, en chemin!
La renommée est fugitive,
Et la gloire te tend la main.

Eh! bien, n'entends-tu pas? C'est l'heure.
Allons, dormeur, éveille-toi!
Non : tu restes dans ta demeure
Et fermes ton livre : Pourquoi?

— Pourquoi? la critique peut-être
Prendra mon ouvrage en pitié;
Le monde, s'il veut le connaître,
L'aura dans un jour oublié.

Non, je veux croire à mon génie.
La mort où l'immortalité!
Mieux vaut l'espérance infinie
Que l'étroite réalité. —

Brise le moule, pauvre artiste;
Savant, referme le compas,
Le chef-d'œuvre est fait, il existe,
Et les hommes ne l'auront pas.

GRAND-PÈRE,

VOUS N'ÊTES PAS VIEUX[1]

Vous parlez toujours de votre âge
Comme si vous aviez cent ans.
Grand-père, vous n'êtes pas sage;
Nous protestons, et je prétends,
A voir votre malin sourire,
Votre bouche et surtout vos yeux,
Que tout le monde peut y lire :
Grand-père, vous n'êtes pas vieux.

Vous avez beau hocher la tête;
Nous avons souvent remarqué,
Surtout quand votre barbe est faite,
Que vous n'avez pas abdiqué.

1. Cette chanson et la suivante ont été publiées, la première détachée, et la seconde dans un volume épuisé. Ni l'une ni l'autre ne se trouve dans le 1er volume des *Chansons à dire*.

L'*Emprunt*, ou *Devoir c'est avoir*, est une chanson ancienne, mais d'autant plus nouvelle qu'elle est actuelle aujourd'hui et le sera probablement demain.

Vous comprenez le badinage
Qu'ont appelé nos bons aïeux
« Les égarements du bel âge. »
Grand-père, vous n'êtes pas vieux.

Car enfin, raisonnons ensemble :
À quoi connaît-on un vieillard?
Son esprit baisse, sa main tremble;
Il est de trente ans en retard,
Sans cesse il gourmande, il sermonne,
Il est triste et sentencieux;
Il n'est écouté de personne;
Grand-père, vous n'êtes pas vieux.

D'ailleurs votre acte de baptême
Est depuis longtemps périmé.
On reste jeune tant qu'on aime;
Puis on rajeunit d'être aimé.
Grand-père, vous aimez encore;
Nous le savons à qui mieux mieux,
Et vous savez qu'on vous adore...
Grand-père, vous n'êtes pas vieux!

L'EMPRUNT

OU

DEVOIR C'EST AVOIR

Un financier exposait ses préceptes
(Des préceptes de financier);
Il démontrait à de jeunes adeptes
Que l'ami, c'est le créancier.
En effet, celui qui vous prête
Est à vous, des pieds à la tête.
Premier principe : il est bon de savoir
Que devoir,
C'est avoir.

En empruntant, vous prouvez une chose :
Que vous méritez du crédit;
Vous prouverez, en redoublant la dose,
Que ce même crédit... grandit.
Si j'empruntais toute la terre,
J'en deviendrais propriétaire.

D'ici déjà l'on peut apercevoir
Que devoir,
C'est avoir.

L'emprunt, messieurs, c'est ce qui nous fait vivre,
Ce qui nous sauve de l'oubli.
Cela s'inscrit sur un livre, un grand livre,
Toujours ouvert, jamais rempli.
C'est la neige formant sa boule
Qui roule, roule, et toujours roule.
Sur cet article il est aisé de voir
Que devoir,
C'est avoir.

Je vois d'ici venir un imbécile
Qui dit : « Comment servirez-vous
Les intérêts? » — La réponse est facile :
Un trou se bouche avec deux trous.
Quand nous aurons mangé la lune,
Nous en aurons deux au lieu d'une.
D'après cela, vous pouvez concevoir
Que devoir,
C'est avoir.

Me direz-vous aussi qu'en fin de compte
Il faudra payer?... Je souris
De préjugés qui me couvrent de honte;

Vous ne m'avez donc pas compris?
On verra l'Égypte glacée
Avant la dette remboursée.
Or, maintenant, vous devez tous savoir
Que devoir,
C'est avoir.

S'il est écrit que dans une tempête
Notre globe un jour doit sombrer,
Peut-être alors, vers une autre planète,
Ses débris iront émigrer.
Voyez, dans une arche éclatante
Surnager la dette flottante!
Que d'autres cieux daignent la recevoir,
Car avoir,
C'est devoir!

DEUXIÈME PARTIE

DEUXIÈME PRÉFACE

J'ai menacé le lecteur d'une seconde préface, je m'exécute, ou plutôt je l'exécute.

Les premières chansons, composant la seconde partie de ce livre, datent de ma jeunesse, et même de mon extrême jeunesse ; je ne pensais pas alors qu'elles dussent jamais voir le jour.

Les chansons *politiques*, qui, à l'époque où elles ont été faites, n'étaient pas toujours dans le sentiment général, n'auraient pas trouvé d'éditeur. J'avoue que plusieurs étaient dirigées contre.., le dirai-je, contre Gambetta ! Oui, je m'en accuse et je m'en excuse. J'ai cédé, en renonçant à les pu-

blier, aux instances de quelques miens amis, fanatiques du *Grand Patriote*. Je ne leur ai demandé grâce que pour deux couplets, le premier et le dernier d'une chanson intitulée :

VIVE LE ROI !

Léon, Léon, tu seras roi,
Et roi dans ta ville natale.
Paris va voir avec effroi
Cahors devenir capitale !

. . . . . .

. . . . . .

Sois donc dictateur ou roi ; mais
Souviens-toi bien, sous la couronne,
Que le Lot ne pourra jamais
Ne pas tomber dans la Garonne.

On conviendra qu'il n'y a là rien de bien agressif.

Loin de moi la pensée de faire de ces chansons *Politiques*, ou plutôt *Antipolitiques*, une sorte d'autobiographie ; j'ai donné simplement ma note de flûte ou de fifre dans le concert discordant de notre société.

Les couplets que j'appelle *Personnels* sont des épigraphes ou dédicaces appliquées à des chanson-

niers, tels que Béranger, Pierre Dupont, Ernest Chebroux, auxquels je vais joindre deux noms.

J'ai édité il y a quelques années un volume de chansons d'Eugène Pottier, intitulé : *Quel est le fou ?* et j'ai écrit pour cette édition une préface qui se termine ainsi :

Si l'abeille, ouvrière humaine,
Veut aller sous un autre ciel,
Le travail commun la ramène
A la ruche où se fait le miel.
Quand un essaim d'oiseaux s'égare,
La mère les rappelle au nid;
La politique nous sépare,
Et la chanson nous réunit.

Enfin, je viens de publier les chansons de D. Flachat.

Tes chansons méritent de vivre,
Mon cher Flachat, et tes amis
Pourront lire et chanter ton livre;
Je le promets, je l'ai promis.
Tu connais la petite bourse
Et les épargnes que j'y mets;
Ce n'est qu'un filet d'eau de source,
Mais cette eau ne tarit jamais.

G. NADAUD.

DEUXIÈME PARTIE

LE VIN DANS L'HISTOIRE [1]

Tous les héros de l'histoire,
Dont on vante la valeur,
Ont-ils acquis tant de gloire
Qu'ils ont perdu de bonheur?
Une once de renommée
Vaut-elle un grain de raisin?
La gloire est une fumée;
J'aime mieux celle du vin!

Certes, j'admire Alexandre;
Mais où je l'aime le plus,
C'est quand je le vois descendre
Dans le courant du Cydnus.

1. Chanson de collégien qui doit dater de 1838.

Homme ou Dieu, que vas-tu faire
Dans ce ridicule bain?
Boire l'eau de la rivière...
J'aime mieux boire le vin !

Thémistocle, dit l'histoire,
Loin de la Grèce banni,
S'en va seul avec sa gloire
Chez un satrape ennemi.
Que boit-il dans sa disgrâce ?
Du sang de taureau ? — Pas fin !
Moi, je jure qu'à sa place
J'aurais mieux aimé du vin !

Avant lui le vieil Egée,
Père de Thésée... ou non,
A la mer, tête plongée,
Avait légué son grand nom.
Si ce patriarche honnête
Voulait noyer son chagrin,
Que ne piquait-il sa tête
Dans un océan de vin?

Annibal, quoi qu'on dise,
Ne fut jamais un malin;
Et de sa folle entreprise
Ne voyez-vous pas la fin ?

Il s'en va loin de Carthage
Terminer son grand destin
Par le poison... Ce sauvage
Ne connaissait pas le vin!

Nous repassons notre histoire
Pour passer notre examen,
Car ce n'est pas tout de boire;
Il faut songer à demain.
Bientôt nous aurons vacance,
Et, dans un prochain futur,
Nous laisserons l'abondance
Pour boire enfin du vin pur!

J'AI CONNU ÇA

Vive et folle tendresse,
Serment dix fois trahi,
Une belle maîtresse,
Un véritable ami;
Du bonheur sans mystère,
De l'amour sans soupçon,
Le ciel sur cette terre,
J'ai connu ça... je fus garçon.

Promenade assortie,
Dans les sentiers voilés,
Joyeuse causerie
Sous les cieux étoilés;
Une taille adorée
Qu'on serre sans façon,
O la belle soirée !
J'ai connu ça... je fus garçon.

Un repas adorable
Où trône la beauté,
Une voisine aimable,
Des fleurs, de la gaîté,
Doux propos, fin sourire ;
Au dessert, la chanson,
Et partout le délire...
J'ai connu ça... je fus garçon.

Une étroite chambrette
A l'étage dernier,
Une alcôve proprette
Où l'on dort sans bâiller;
Le ciel sur notre tête,
En bas, le tourbillon,
Deux cœurs, une couchette...
J'ai connu ça... je fus garçon!

Mais, hélas ! tout s'envole!
Adieu, mes jeunes ans!
Plus de fragile idole,
Plus de plaisirs changeants;
Mais un parti sortable,
Un joug indéfini,
Un amour raisonnable...
Je connais ça... je suis mari!

LA DILIGENCE

Laissez passer la diligence ;
Le postillon n'est pas manchot ;
Les chevaux savent bien d'avance
Qu'ils vont chez la mère Michaud.
On y vend le son, la recoupe,
Eh ! allez donc, la chaloupe !
Et du vin qui n'a qu'un défaut ..
Eh ! allez donc, moricaud !...

C'est qu'elle est fine, et forte et belle,
L'aubergiste du *Cœur joyeux* !
Les postillons viennent chez elle
Des environs et d'autres lieux.
Tous les soirs, on est une troupe...
Eh ! allez donc, la chaloupe !
Mais rien que des gens comme il faut :
Eh ! allez donc, moricaud !

C'était du temps qu'elle était veuve
Qu'on y trouvait de l'agrément ;
Tous les mois une robe neuve ;
On y prenait à tout moment
La demi-tasse et la soucoupe...
Eh ! allez donc la chaloupe !
Sans jamais payer son écot,
Eh ! allez donc, moricaud !...

Maintenant elle est moins plaisante :
On a beau se dire parent,
Michaud n'aime pas qu'on plaisante...
On ne l'embrasse qu'en entrant,
Mais elle fait si bien la soupe...
Eh ! allez donc, la chaloupe !
Elle fait de si bon fricot !
Eh ! allez donc, moricaud !

On ne veut la mort de personne ;
Mais si Michaud vient à mourir,
(Ce que le bon Dieu lui pardonne !)
Plus d'un parti viendra s'offrir.
Un postillon prendrait en croupe
Eh ! arrêtez la chaloupe !
L'auberge et la veuve Michaud,
Eh ! arrêtez, moricaud !

LE CRÉCHÊT [1]

Le Créchêt,
C'est l'enseigne d'un cabaret
Connu pour sa bière piquante;
On rit, on boit, on chante,
Au Créchêt;
C'est l'enseigne d'un cabaret.

En sortant de la ville étroite,
Prenez ce sentier qui s'enfuit
Sans souci de la ligne droite,
Comme un ivrogne mal conduit,
Marchez dix minutes peut-être,
Et, parmi les arbres serrés,
Sur votre droite vous verrez
Une maison blanche apparaître.
Le Créchêt...

Le Créchêt, c'est la lampe primitive : un godet et une mèche.

Le Cabaret du Créchêt, situé près de Roubaix, a disparu depuis longtemps.

Passez sous la porte bâtarde ;
Traversez la petite cour ;
Vous y voici ; mais prenez garde !
On entre chacun à son tour.
Regardez : de naïves fresques,
Œuvres d'artistes inconnus,
Tapissent les murs blancs et nus
D'arbres et de clochers grotesques.
Le Créchêt...

Voilà la modeste demeure
Où, depuis quinze ans révolus,
Se rencontrent à la même heure
Dix amis au moins, vingt au plus.
Douce habitude nous rassemble,
Et les jours succèdent aux jours.
Là, nous sommes jeunes toujours,
Puisque nous vieillissons ensemble!
Le Créchêt...

Buvez, fumez, faites silence ;
Si l'on chantait une chanson ?
Soudain un vif couplet s'élance,
Que l'on reprend à l'unisson.
Puis à son tour chacun entonne
Des refrains oubliés ailleurs ;

Les plus anciens sont les meilleurs;
Bayard est chanté par *Cambronne* [1].
Le Crèchêt...

Celle qui nous verse la bière,
C'est la blonde fille aux yeux doux,
La gentille cabaretière
Vient s'asseoir au milieu de nous.
Elle se plaît à nous entendre
Et sa voix se mêle à nos voix ;
Le trait est-il un peu grivois ,
Elle chante sans le comprendre !
Le Créchêt...

Allons, encore une tournée,
Puis rentrons en braves bourgeois !
On a bien fini sa journée
Quand le coucou chante dix fois.
La lune cache sa lumière ;
Qu'importe ! on connaît son chemin.
Adieu, nous reviendrons demain,
La gentille cabaretière!

Le Créchêt,
C'est l'enseigne d'un cabaret

1. Ce surnom donné à un de ces camarades n'avait alors rien de répugnant.

Connu pour sa bière piquante;
On rit, on boit, on chante,
Au Créchêt;
C'est l'enseigne d'un cabaret.

LE RETOUR DE PONTOISE

Ils étaient trois compagnons,
Pierre et Paul avec Ambroise ;
Qui chantaient à pleins poumons
En revenant de Pontoise,
Trou, la, la,
Deci, delà!

Ils trouvèrent en chemin
Trois gentilles damoiselles ;
Ils leur offrirent la main
Et partirent avec elles.
Trou, la, la,
Deci, delà!

La première était châtain,
Et la seconde était brune ;
Et l'autre avait dans son teint
Un blond reflet de la lune.
Trou, la, la,
Deci, delà!

Sur la route étaient trois champs,
L'un, d'avoine à peine ouverte,
Le second, de blés couchants,
Le troisième, d'herbe verte.
Trou, la, la,
Deci, delà!

Au beau milieu du premier
Etait un chêne superbe ;
Dans les blés un droit noyer,
Un pommier penché dans l'herbe.
Trou, la, la!
Deci, delà!

Sur le chêne, à haute voix,
Paul alla prêcher les hommes ;
Ambroise abattait des noix,
Et Pierre cueillait des pommes.
Trou, la, la,
Deci, delà!

L'hiver prochain, à Paris,
L'avoine sera bien chère ;
Les foins seront hors de prix,
Le blé rentrera sous terre.
Trou, la, la,
Deci, de là!

Ainsi chantaient leurs amours
Pierre et Paul avec Ambroise ;
Ainsi l'on chante toujours,
En revenant de Pontoise.
Trou, la, la,
Deci, delà !

LES STATUETTES

Chacun vend sa marchandise :
J'étale aux yeux des bourgeois
Le génie et la sottise,
Qui se touchent quelquefois.
Vous verrez dans mon théâtre
Toutes les gloires du temps ;
Prenez garde ! c'est du plâtre ;
C'est mince et creux en dedans.

Venez faire vos emplettes :
En voici pour tous les goûts;
Achetez des statuettes,
Des grands hommes pour deux sous!

Voici les trois Mousquetaires.
Qui sont quatre, sans compter
Les fils, pareils à leurs pères,
Dont nous devons hériter.

Cette face de carême,
C'est un poète incompris,
Qui vient s'acheter lui-même
Et se paye à juste prix.

Venez, gentilles, grisettes;
A peu de frais meublez-vous :
Achetez des statuettes,
Des grands hommes pour deux sous!

Ingres, le violoniste,
Vernet, l'écuyer, sont là,
Avec Karr, le botaniste,
Et le chanteur Orfila :
Le Président Bonaparte,
Auprès de Robert Houdin,
Qui vous fait sauter la carte
A côté de Girardin.

Petits garçons et fillettes,
Si vous aimez les joujoux,
Achetez des statuettes,
Des grands hommes pour deux sous !

Voici le grand politique
Et le petit orateur,

Janin, le puissant critique,
Et Duprez, le fort chanteur,
Flocon, sortant de sa pipe,
Lamartine, qui s'endort,
Et des rois : Louis Philippe!...
J'en vends depuis qu'il est mort.

Venez faire vos emplettes,
En voici pour tous les goûts ;
Achetez des statuettes,
Des grands hommes pour deux sous!

LA MAISON DE MA VOISINE

Dans la maison de ma voisine
Est un vieux bahut de noyer,
Une vaisselle de cuisine,
Enfin un riche mobilier,
Dans la maison de ma voisine.

Dans la maison de ma voisine
Sont des provisions de fruits
Que la famille emmagasine;
Les uns sont crus, les autres cuits,
Dans la maison de ma voisine.

Dans la maison de ma voisine
Est un coucou rouge et violet,
Qui vient d'une vieille cousine
Et dit toujours l'heure qu'il est,
Dans la maison de ma voisine.

Dans la maison de ma voisine
Est une brunette aux yeux bleus

Qui répond au nom de Rosine :
Blanches les dents, noirs les cheveux...
Dans la maison de ma voisine.

Si l'on veut me donner Rosine,
La fille brune aux blanches dents,
Je prendrai la maison voisine
Avec ce qui se trouve dans...
Dans la maison de ma voisine.

MARIETTE

Elle est blonde
Comme le chanvre au fuseau ;
Ses doux yeux reflètent l'eau,
L'eau transparente et profonde.
Elle est blonde
Comme le chanvre au fuseau.

Elle est blanche
Comme la fleur d'amandier
Où l'oiseau va gazouiller
En se posant sur la branche.
Elle est blanche
Comme la fleur d'amandier.

Elle est gaie
Comme un merle dans les bois ;
Elle attire par sa voix
Tous les lézards de la haie.
Elle est gaie
Comme le merle des bois.

Elle est femme
Comme nulle autre ne l'est.
C'est ainsi qu'elle me plaît,
Ne vous déplaise, madame,
Elle est femme
Comme nulle autre ne l'est.

Mariette,
Tel est son joli prénom.
Vous croyez que c'est Toinon,
Rose, Claire ou Juliette ?...
Mariette,
Tel est son beau petit nom.

L'ASCENSION

Le jeudi de l'Ascension,
Voilà des vingt et vingt années,
On allait en procession
Sur un versant des Pyrénées.

Les pèlerins voulaient fêter
La croix située à mi-côte ;
Mais plus ils paraissaient monter,
Plus la croix leur paraissait haute.

Quand la troupe, en simple appareil,
Marchant nu-pieds et tête nue,
Sur les rochers, sous le soleil,
Au haut du pic fut parvenue,

La croix était montée au ciel,
Et l'on ouït la voix sonore,
La voix de l'ange Gabriel
Qui s'écriait : « Montez encore! »

On prétend qu'en ce moment-là
Les bras se changèrent en ailes,
Et que la troupe s'envola
Vers les demeures éternelles.

Telle était la tradition
Qu'on m'a contée aux Pyrénées,
Un jeudi de l'Ascension,
Voilà des vingt et vingt années.

LA BACCHANTE

Viens, lascive magicienne,
Essaie à tromper mes sens, viens !...
Une douleur comme la mienne
Veut des plaisirs comme les tiens.
Je suis trahi par mon amante
Et j'ai besoin de ton secours ;
Viens dans mes bras, ô ma bacchante !
Je veux oublier mes amours.

Mon cœur porte encore sa chaîne,
Son image encor suit mes pas;
Son âge était seize ans à peine,
Son nom... Tu ne le sauras pas.
Avec quelle grâce décente
Elle écoutait mes longs discours !...
Viens dans mes bras, ô ma bacchante !
Je veux oublier mes amours.

Tes cheveux sont blonds, je le pense;
Les siens l'étaient, mais autrement,

Ses yeux disaient son innocence
Et ses lèvres leur enjouement.
De ta science décevante
Elle ignorait tous les détours...
Viens dans mes bras, ô ma bacchante!
Je veux oublier mes amours.

Écoute : elle était si timide...
Tu n'aurais osé l'approcher;
Son âme était aussi limpide
Que l'onde qui sort du rocher,
Mais on sait que l'onde est changeante;
Elle, devait m'aimer toujours...
Viens dans mes bras, ô ma bacchante !
Je veux oublier mes amours.

Eh ! bien, un jour... mais que t'importe ?
Tu ne comprends pas cela, toi !
Ah ! si du moins elle était morte,
Mes pleurs seraient taris... Mais quoi ?
Ta bouche est encor souriante,
Comme hier, comme tous les jours...
Va-t'en, va-t'en, vile bacchante,
Je me rappelle mes amours !

L'AIGUILLE DE BERTHE

Berthe était occupée, un soir,
A sa besogne sédentaire :
Elle cousait, quoiqu'il fît noir;
Son aiguille tomba par terre.
Et Berthe, sans la relever,
Se prit tristement à rêver.

Berthe, Berthe, ma pauvre fille,
Vous ne cherchez pas votre aiguille!

Aujourd'hui ressemble à demain,
Et j'ai vingt ans, se disait-elle;
Il est toujours sur mon chemin,
Me répétant que je suis belle.
Il ne le sait pas mieux que moi;
Il me le dit : Pourquoi? Pourquoi?

Berthe, Berthe, ma pauvre fille,
Vous ne cherchez pas votre aiguille!

Ah ! de la soie et des bijoux,
J'en aurai, si c'est mon envie ;
Et du matin au soir je couds,
Et je coudrai toute ma vie !
Les riches n'ont pas ces ennuis :
Mais dorment-ils toutes les nuits ?

Berthe, Berthe, ma pauvre fille,
Vous ne cherchez pas votre aiguille !

Puis elle soupire en laissant
Retomber sa main fatiguée.
Aïe !... Elle pousse un cri perçant,
Son aiguille l'avait piquée.
Mon Dieu, dit la naïve enfant,
Qu'on fait peu d'ouvrage en rêvant !

Berthe, Berthe, ma pauvre fille,
Reprenez vite votre aiguille !

LE VIEUX MÉNÉTRIER

CONTREDANSE CHANTÉE

Çà, que l'on quitte sa chaise!
Qu'on lève son tablier!
(*En avant la chaîne anglaise!*)
Voilà le ménétrier.
Il va vous chanter l'histoire
De deux anciens amoureux.
On peut lui payer à boire,
Et deux fois si l'on est deux.
Javotte avait le visage
Comme la fleur du rosier
(*Chaîne des dames!*).... sauvage.
Voilà le ménétrier.

Javotte n'était point fière,
Bien que fille de fermier;
(*En avant deux!*) la fermière
Etait bonne à marier.

Pierre avait bonne figure;
Mais (comme disent les gens)
Berger couchant sur la dure,
Menant les moutons aux champs !
En dépit du vieux précepte,
Pierre s'en va la prier :
(*Balancez-vous !*)... Elle accepte.
Voilà le ménétrier !

La fille se tenait droite;
Le garçon se tenait coi ;
(*Traversez de la main droite !*)
On ne peut savoir pourquoi :
Quand on a tant à se dire
De choses en peu d'instants,
On se pince ; ça fait rire,
Et ça fait gagner du temps.
A la *Poule*, on se hasarde,
Et, dût le monde crier,
(*Dos à dos !*) on se regarde.
Voilà le ménétrier !

En détournant la prunelle,
Voilà qu'il lui prend la main ;
(*En avant la pastourelle !*)
C'est la moitié du chemin.
Alors Juliette, la blonde,
Dit, pour les embarrasser :

Qu'on s'embrasse ! tout le monde !
Il fallut bien s'embrasser.
Trois ans après, sans remise,
Ils furent se marier...
(*Cavalier seul!*) dans l'église.
Voilà le ménétrier!

Or, la fermière et le pâtre,
La dame et le cavalier,
C'est ma femme... (*En avant quatre!*)
Et le vieux ménétrier.
Elle avait deux robes blanches,
Moi, deux vestes de velours.
Nous dansons tous les dimanches,
Nous travaillons tous les jours.
Et maintenant, tout le monde,
Qu'on s'embrasse sans crier,
(*Galop final!*) à la ronde !
Voilà le ménétrier !

DEUX

Ils sont deux en ce monde
L'un sur l'autre appuyés ;
L'amour les a liés
D'une étreinte profonde.
Voyez-le, voyez-la :
Le voici, la voilà !

Ils vont, tous les dimanches,
Par le même chemin,
Et, la main dans la main,
Ils nichent sous les branches.
Voyez-le, voyez-la :
Le voici, la voilà !

Là, vit dans la ramure
Un couple d'oiselets,
Bouvreuils ou roitelets

Qu'assemble la nature.
Voyez-le, voyez-la :
Le voici, la voilà !

Pour nourrir la famille,
Dès le premier matin,
Dans la sauge et le thym
Chacun chasse et broutille.
Voyez-le, voyez-la :
Le voici, la voilà !

L'ouvrier, l'ouvrière,
Ressemblent aux oiseaux :
Ils posent leurs berceaux
Sous un toit de bruyère.
Voyez-le, voyez-la :
Le voici, la voilà !

L'AMOUREUX DE TOUTES LES FEMMES

Vous voyez devant vous, mesdames,
Un homme malheureux!
C'est l'amoureux,
L'amoureux de toutes les femmes :

Les femmes de tous les pays,
Les Françaises, Anglaises,
Flamandes, Hollandaises,
Espagnoles, Maltaises,
D'Alger, du Caire ou de Memphis.

Vous voyez, etc.

Les femmes de toutes couleurs :
Les brunes azurées,
Et les blondes ambrées,
Et les rousses dorées,
Et la peinture et les pâleurs.

Vous voyez, etc.

Les femmes de toute grosseur,
Les différentes formes,
Les minces, les énormes,
Les droites, les difformes,
Toute grandeur, toute épaisseur.

Vous voyez, etc.

Mais j'ai si longtemps hésité,
Tant éprouvé de doutes,
Tant commencé de routes,
Que, les adorant toutes,
J'ai conservé ma pureté.

Vous voyez devant vous, mesdames,
Un homme malheureux :
C'est l'amoureux,
L'amoureux de toutes les femmes !

VOIRE, VOIRE

J'ai dit à Jeanne (voire, voire) :
Qu'elle était faite au tour
(Voire, voire)
Et mûre pour l'amour...
Et Jeanne a bien voulu me croire.

J'ai dit à Jeanne (voire, voire) :
Que je... que je l'aimais
(Voire, voire)
A toujours ou jamais.
Et Jeanne a bien voulu me croire.

J'ai dit à Jeanne (voire, voire) :
Que bien heureux serait
(Voire, voire)
Celui qu'elle aimerait :
Et Jeanne a bien voulu me croire.

J'ai dit à Jeanne (voire, voire) :
« Il n'est rien d'aussi doux,
(Voire, voire)
D'aussi plaisant que vous. »
Et Jeanne a bien voulu me croire.

J'ai dit à Jeanne (voire, voire) :
Que je ne l'aimais plus.
(Voire, voire)
Quatre mots superflus :
Elle n'a pas voulu me croire.

HYMNE A LA FRANCE [1]

Non, tu n'es pas dégénérée,
O terre qui nous a nourris !
Va, nous te voulons honorée ;
Nous péririons sur tes débris.
Mais le temps n'est plus, des batailles
Funestes toujours aux vainqueurs ;
Ton amour est dans nos entrailles ;
Ton nom palpite dans nos cœurs !

France, France !
Que Dieu te conduise toujours
Dans la paix et l'indépendance !
France, France !
Sois notre orgueil et nos amours !

1. Cette chanson, faite depuis très longtemps, a toujours attendu pour être publiée une époque favorable qui n'est peut-être pas encore arrivée.

J'en tiens en réserve une autre qui, je l'espère, aura son jour. Elle a pour titre : ORLÉANS.

Ton sol est le premier du monde ;
Il sourit à tes nourrissons.
Un doux climat chauffe et féconde
L'opulence de tes moissons.
L'or n'est pas caché dans tes veines ;
Il naît partout de tes travaux ;
Il s'épanche en blé dans tes plaines ;
En vigne, il couvre tes coteaux.

France, France !

Déjà ton active industrie
Apprend à traverser les mers ;
Elle portera la patrie
A tous les bouts de l'univers.
Usines, travaillez sans cesse ;
Travaillez, métiers diligents ;
Donnez le luxe à la richesse
Et le salaire aux indigents.

France, France !

Tu règnes par droit de génie,
Ta langue a pénétré partout.
Qu'elle est douce, la tyrannie
Des arts, des lettres et du goût !

Allez, sculpteurs, peintres, poètes,
Marbres, tableaux, musique, écrits,
Voyagez : partout où vous êtes,
Vous êtes aimés et compris.

France, France !

Non, tu n'es pas dégénérée,
Et nos fils pourront te bénir.
Marche, généreuse contrée,
Dans les plaines de l'avenir.
Mais garde des luttes civiles
Le silence fécond des champs,
Le bruit industrieux des villes,
L'art pacifique et les doux chants.

France, France !
Que Dieu te conduise toujours
Dans la paix et l'indépendance !
France, France !
Sois notre orgueil et nos amours !

LA PART DU FEU

Il faut faire la part du feu ;
Le feu, c'est la jeunesse;
Mais il faut faire aussi, morbleu!
La part de la sagesse.
Quand on a, par vice ou paresse,
Perdu la moitié de son temps,
On doit employer l'autre ;
C'est l'avis des gens de cent ans:
Serait-ce pas le vôtre?

Un beau fils est prompt à manger
Sa future fortune.
Qu'il en serait bon ménager
S'il en retrouvait une!
Quand on a, par blonde ou par brune,
Mangé la moitié de son bien,
On devrait garder l'autre...
C'est l'avis de ceux qui n'ont rien :
Serait-ce pas le vôtre ?

Un officier plus d'une fois
Paya cher sa victoire :
Œil de verre et jambe de bois
Ecrivent son histoire.
Quand on a sur le champ de gloire
Laissé la moitié de son corps,
On peut bien soigner l'autre ;
C'est l'avis de nos gros majors:
Serait-ce pas le vôtre?

Il est des choses cependant
Qu'on partage avec peine;
Je dois dire, en homme prudent,
Que ce n'est pas la haine.
Quand on a, près de quelque Hélène,
Perdu la moitié de son cœur,
On peut bien prêter l'autre ;
C'est l'avis de plus d'un moqueur :
Serait-ce pas le vôtre ?

Vous voyez que la part du feu,
Vu notre intelligence,
Prouverait... attendez un peu,
Je m'arrête d'urgence.
Mais quand on a, par obligeance,

Entendu la moitié d'un air...
Il faut bien subir l'autre...
C'est l'avis de l'auteur, c'est clair :
Mais est-ce bien le vôtre ?

LE ROYAUME D'UTOPIE

Dans le royaume d'Utopie
On coule doucement la vie;
Chacun est roi.
Qu'on soit bourgeois ou prolétaire,
Un chacun est proprétaire
Devant la loi.
Le plaisir seul forme tout son programme;
Tout est commun, le logis et la femme.
Dormir, manger, boire et s'amuser bien,
Tel est le sort du citoyen.

Dans le royaume d'Utopie,
On voit de l'amphore arrondie
Couler le vin;
Sans maçon, les maisons s'élèvent,
Et les hommes vivent... ou crèvent
Sans médecin.

Les perdreaux vont se rôtir à vos broches
Et les épis produisent des brioches.
Dormir, manger, boire et s'amuser bien,
Tel est le sort du citoyen.

O beau royaume d'Utopie,
Je vais voir ta rive choisie
Et ton beau ciel;
Je vais nager dans ton ivresse;
Je veux de ta sainte paresse
Goûter le miel.
Passant ma vie à battre ta campagne,
Je voguerai sur le fleuve Champagne.
Dormir, manger, boire et s'amuser bien,
Tel est le sort du citoyen.

UN FAMEUX

Vous avez vu passer cet homme
Dans un équipage galant,
Vous savez comment il se nomme;
Il n'a jamais eu qu'un talent.
Mais il est fameux par la grâce
Que l'amour peut constituer ;
    Il passe, il passe :
Il n'a personne à saluer.

D'ordinaire, les gens du monde,
Au théâtre, au Bois, en chemin,
Cherchent leurs amis à la ronde
Pour les saluer de la main.
Rien de pareil ne l'embarrasse;
Il n'a point à s'évertuer ;
    Il passe, il passe :
Il n'a personne à saluer.

Sa femme est son titre de gloire,
Son titre de fortune aussi.

Il héberge sa double histoire
Dans son hôtel de *Sans-Souci*.
Puis, dans la rue il se prélasse;
La foule pourrait le huer.
Il passe, il passe :
Il n'a personne à saluer.

Cet époux, plein de défiance,
A fait, avant d'emménager,
Un double traité d'alliance
Avec un monarque étranger.
Quand Sa Majesté Gynophile
A lui vient se substituer,
Il file, il file :
Il n'a personne à saluer.

Mais tout monarque a sa couronne,
Toute ouvrière a l'atelier.
« Adieu, mon Sire ! — Adieu, ma bonne ! »
Chacun retourne à son métier.
L'axe égaré retourne au centre.
L'époux vient se restituer ;
Il rentre, il rentre :
Il n'a personne à saluer.

LES DROITS DES FRANÇAIS[1]

Vous avez des droits magnifiques
Comme peuple de ce pays :
Droits civils et droits politiques,
Droits d'octrois et droits réunis.
Grâce aux libertés les plus larges
Vous avez partout un accès,
Et des droits... à toutes les charges...
Ah ! le joli droit des Français !

A la chasse, avec un port d'armes,
Mais... en temps permis, vous avez
Le droit de braver les gendarmes,
Sur tous les champs... non réservés.
Vous avez tous (faveur insigne !)
En tout temps[2], et sans aucun frais,
Le droit de pêcher... à la ligne...
Ah ! le joli droit des Français !

1. Bien avant 1848.
2. La loi a été modifiée.

Moyennant un timbre modique,
Vous payez au gouvernement
Le droit de parler politique,
Et de le traiter librement.
En y mettant de la malice,
Vous êtes sûr d'un grand succès :
Vous êtes lu par la justice...
Ah ! le joli droit des Français !

Vous avez le droit, sans querelle,
De prendre femme à vingt-cinq ans ;
Le droit,.. d'être trompé par elle,
D'être père de ses enfants.
Tout par le droit, rien par la force !
Vous pouvez lui faire un procès ;
Mais la loi défend le divorce...
Ah ! le joli droit des Français !

Vous avez le droit de passage
Sur les... anciens ponts de Paris ;
Vous avez le droit de péage
Sur... ceux que vous avez construits.
Vous avez le droit, je l'avoue,
De monter la garde aux guichets,
Et de patrouiller dans la boue...
Ah ! le joli droit des Français !

O peuple heureux ! combien j'envie
Tous les droits que vous avez là,
Qui vous suivent toute la vie,
Et même souvent par delà
Pardon, dans l'ardeur qui m'agite,
Il en est un que je passais...
A savoir le *droit de visite*...
Ah ! le joli droit des Français !

SI J'ÉTAIS BÉRANGER!

Ah! si j'étais le chantre populaire
Dont chaque vers est partout répété,
Et dont la voix, comme un écho sur terre,
Peut faire entendre au loin la vérité!
Je reprendrais cette lyre sonore
Qu'un long repos vieillit sans la changer;
Je chanterais : on m'entendrait encore...
Si j'étais Béranger!

J'irais des grands réveiller la paresse;
Je flétrirais la colère et la peur!
J'irais donner du cœur à la richesse
Et du pouvoir secouer la torpeur!
J'arracherais le voile à leurs paupières,
Et ma vertu saurait les corriger;
Je leur dirais : Tous les hommes sont frères...
Si j'étais Béranger!

Et puis j'irais au fond de la chaumière;
Je monterais dans le sombre atelier;
J'y trouverais, au sein de la misère,
Mon buste orné de lierre et de laurier.
Puis de ma bouche ils voudraient tous entendre
Un vieux refrain qui vînt les soulager;
Je leur dirais : Peuple, sachez attendre...
Si j'étais Béranger!

Je leur dirais : Vous êtes bons sans doute;
Mais il en est de mauvais parmi vous.
On est coupable avec ceux qu'on écoute.
Ils me croiraient, car ils m'aimeraient tous.
Puis, partageant leur travail et leur peine,
Je leur dirais : Le temps est passager;
L'amour fera ce que ne peut la haine...
Si j'étais Béranger!

Mais ces frelons, qui vont chez les abeilles
Semer la faim avec l'oisiveté,
Et dont les cris à toutes les oreilles
Prêchent l'émeute au nom de liberté,
J'évoquerais l'ombre de leurs victimes,
Tant d'innocents qu'ils ont fait égorger;
J'aurais des chants pour châtier leurs crimes...
Si j'étais Béranger!

RÉPUBLIQUE ET PRÉSIDENT

Il faut vivre avec tout le monde :
Vive tout le monde, morbleu !
La brune, la rousse et la blonde,
Le rouge, le blanc ou le bleu !
Toujours, surtout en politique,
Comme il fait bon être prudent :
Vive la République !
A bas... ah ! bah ! Vive le Président !

La pauvre petite novice,
Qu'on voudrait la prendre en défaut !
Voyez, on la change en nourrice ;
On la viole (ou peu s'en faut).
Mais, comme elle aurait la réplique,
On la supporte... en attendant.
Vive la République !
A bas... ah ! bah !... Vive le Président !

Quels sont ces hommes de Décembre?
Tout est sauvé! Tout est perdu!
Que de batailles d'antichambre!
Que de champagne répandu!
Ecoutez : on crie, on s'explique;
On s'embrasse après l'incident...
Vive la République!
A bas... ah! bah!... Vive le Président!

Les paroles sont rassurantes;
Les actes sont inquiétants.
Pour nous, qui n'avons pas de rentes,
Nous laissons tout à faire au temps.
La terre tourne, pacifique;
Mais si quelque jour, cependant...
Vive la République!
A bas... ah! bah!... Vive le Président!

LES AMIS DU PEUPLE

Peuple, ta mission est sainte
Et l'avenir est avec toi;
Marche, sans colère et sans crainte,
Dans le devoir et dans la loi.
Mais ceux qui ne pourraient te rendre
Tout le bonheur qu'ils t'ont promis,
Tes flatteurs, crains de les entendre :
Peuple, prends garde à tes amis!

Non, tout n'est pas bien en ce monde,
Les hommes ne sont pas parfaits;
Mais seule la paix est féconde;
La discorde nous rend mauvais.
Redoute les tribuns farouches :
Entre tes mains qu'ont-ils remis?
Du pain? — Non pas... mais des cartouches :
Peuple, prends garde à tes amis!

Ils t'appellent du nom de frères
Lorsque l'orgueil fait leur fureur;

Ils s'adressent à tes misères
Et ne parlent pas à ton cœur.
Ils calculent sur tes entrailles :
Insolents, lorsque tu gémis,
Inquiets, lorsque tu travailles :
Peuple, prends garde à tes amis.

Ils disent : le peuple nous aime;
Ils disent : le peuple est à nous;
Réponds : le peuple est à lui-même;
Il combat pour lui, non pour vous!
Ils vantent la blouse et l'écuelle
Quand ils sont bien gras et bien mis.
Pour eux le peuple est une échelle;
Peuple, prends garde à tes amis!

Tu dois vaincre par les idées;
N'attends rien du fer, ni du feu;
Et, pour qu'elles soient fécondées,
Compte sur toi-même et sur Dieu.
Les épis jetés en semence
Par le soleil seront jaunis;
Si tu crois à la Providence,
Peuple, prends garde à tes amis!

PIGEON VOLE

J'aime les jeux de l'enfance
Dont je riais autrefois;
A leur naïve éloquence
Je mêle souvent ma voix.
Venez, troupe blonde et folle,
Prête à rire tous les jours :

Pigeon vole!
Mes enfants, jouez toujours,
Pigeon vole,
Enfant vole,
Mes enfants, jouez toujours.

Nul entre nous ne soupçonne
Quels soins viennent nous rider,
Ni quels longs soucis nous donne
La fureur de posséder.
Je suppose qu'à l'école
La rente n'a pas de cours.

Pigeon vole,
Argent vole,
Mes enfants, jouez toujours.

Ce n'est pas la politique
Qui fatigue vos désirs;
Un journal patriotique
Ne charme pas vos loisirs ;
Vous n'avez pas la parole
Pour d'aussi pesants discours.

Pigeon vole,
Feuille vole,
Mes enfants, jouez toujours.

Vers quelle rive inconnue
Nous pousse un hasard nouveau?
L'éclair déchire la nue ;
Les vents battent le vaisseau.
Où voguez-vous sans boussole,
Marins aveugles et sourds?

Pigeon vole,
Vaisseau vole,
Mes enfants, jouez toujours.

Les vieux enfants que nous sommes,
Avec nos ambitions !
O vanité des grands hommes,
O vide des passions !
Quelle chose plus frivole
Que la gloire et les amours ?

Pigeon vole,
Amour vole,
Mes enfants, jouez toujours !

LA PROVIDENCE DES BRIGANDS

Certain brigand sur le retour
Racontait sa vie
Aux enfants venus d'alentour,
Qui l'écoutaient, l'âme ravie.
Il disait : Enfants,
Les bons sont toujours triomphants.
Le Ciel leur vient en assistance,
Remercions la Providence.

— Quelle Providence ?
Dirent les enfants.
— La Providence des brigands !

Je fus brigand, nous étions deux.
Mon brave complice
Fut moins habile ou moins heureux,
La chance n'est pas la justice.

Nous étions voisins,
Nous étions même un peu cousins;
J'en pleure encore quand j'y pense...
Remercions la Providence.

— Quelle Providence ?
Dirent les enfants.
— La Providence des brigands !

Nous rencontrâmes, sur le soir,
Un pauvre jeune homme,
Un orphelin, vêtu de noir :
Il portait une forte somme.
Le destin clément
Nous l'envoyait évidemment !
Il eût pu passer à distance...
Remercions la Providence.

— Quelle Providence ?
Dirent les enfants.
— La Providence des brigands !

Ce bon voyageur pouvait bien
Etre sans ressource :
Il pouvait même ayant du bien
Ne pas porter sur lui sa bourse.

Il pouvait aussi
Nous attaquer, mais Dieu merci,
Il expira sans résistance...
Remercions la Providence.

— Quelle Providence?
Dirent les enfants.
— La Providence des brigands!

Lorsque nous eûmes fait le coup,
J'eus cette pensée:
Que le loup peut manger le loup.
Je vis ma prière exaucée.
Mon associé
Avait des droits sur la moitié;
Je le supprimai, par prudence...
Remercions la Providence.

— Quelle Providence?
Dirent les enfants.
— La Providence des brigands!

La mort de mon co-partageant
Me rendit moins pauvre;
Puis, je reçus en voyageant
Un héritage du Hanovre...

Puis, le coffre-fort
D'un riche banquier de Francfort.
Je connus enfin l'abondance...
Remercions la Providence.

— Quelle Providence?
Dirent les enfants.
— La Providence des brigands!

Enfants, telle est, en abrégé,
Toute mon histoire.
Le ciel m'a toujours protégé;
Je ne dois pas m'en faire gloire.
Vous vouliez savoir
D'où me vient mon petit avoir,
Je vous en ai fait confidence :
Remercions la Providence.

— Quelle Providence ?
Dirent les enfants.
— La Providence des brigands!

TOUT EST BIEN!

Qu'ont-ils donc tous à se plaindre ?
Je rougis, en vérité,
D'entendre crier et geindre
Cette pauvre humanité.
Moi, lorsque je suis à table,
Je trouve tout admirable,
Tout est bien ;
Tout va bien ;
Mes amis, ne changeons rien !

J'entends parler de misère,
De gens qui meurent de faim...
Dirait-on pas que la terre
Ne nous donne plusde pain.
Quoi qu'en disent les avares,
Les truffes ne sont pas rares...
Tout est bien ;
Tout va bien ;
Mes amis, ne changeons rien !

Voudra-t-on me faire accroire
Que le vin manque ici-bas ?
Je suis fatigué d'en boire.
Mais si vous n'en avez pas,
Allez donc à la rivière,
L'eau n'y manque pas, j'espère.
Tout est bien ;
Tout va bien ;
Mes amis, ne changeons rien !

Quoi ? me dira-t-on encore,
Vous êtes M althusien ?
Malthus... Pour le coup j'ignore
Quel était ce citoyen ;
Mais s'il enseigne à bien vivre,
Je veux acheter son livre.
Tout est bien ;
Tout va bien ;
Mes amis, ne changeons rien !

— Voyez-vous tous ces nuages ?
— Je vois le soleil qui luit.
— L'avenir est plein d'orages.
— Le présent me réjouit.
— Vite, cherchez un refuge !
— Baste ! après nous le déluge !

Tout est bien ;
Tout va bien ;
Mes amis, ne changeons rien !

Ainsi chantait un bon diable,
Voilà trois mille ans de ça:
Et, comme il était à table,
Le déluge commença.
C'est une terrible histoire !
Margot, verse-nous à boire !
Tout est bien;
Tout va bien;
Mes amis, ne changeons rien !

SI J'ÉTAIS LE GOUVERNEMENT [1].

Si j'étais le gouvernement...
Réfléchissons à notre affaire ;
Voyons ce que l'on pourrait faire
Pour gouverner bien sagement.
D'abord je toucherais, je pense,
Mes gages avec conscience,
Si j'étais le gouvernement.

Si j'étais le gouvernement,
J'aurais mon hôtel de passage ;
Et je louerais un équipage
A la semaine seulement.
J'aurais l'innombrable cohorte
Des solliciteurs à ma porte,
Si j'étais le gouvernement.

Si j'étais le gouvernement,
Tous mes partisans de la veille
Viendraient me tirer par l'oreille ;

1. De toutes les époques.

Et j'entendrais, même en dormant,
Aujourd'hui : Vivent nos ministres !
Le lendemain : A bas les cuistres !
Si j'étais le gouvernement.

Si j'étais le gouvernement,
J'aurais cent journaux à mes trousses,
Les clubistes à barbes rousses,
Les bourgeois et le parlement ;
L'un me criant : « Reste tranquille ! »
L'autre beuglant : « Marche, imbécile !... »
Si j'étais le gouvernement.

Si j'étais le gouvernement,
De combien de coups d'étrivière
Serais-je marqué par derrière !
Tous les jours un événement !
Quand je verrais un bout de canne,
Je tremblerais pour mon dos d'âne,
Si j'étais le gouvernement.

Si j'étais le gouvernement,
Grands ou petits, pauvres ou riches,
Roquets, mâtins, dogues, caniches,
Viendraient me mordre impunément,
Aboyant au larron, au traître,
Qui sait ? au jésuite peut-être...
Si j'étais le gouvernement.

Si j'étais le gouvernement...
Réfléchissons à notre affaire ;
Voyons ce que l'on pourrait faire ?
Ma foi, je crois décidément
Que, par mesure préalable,
Je m'enverrais moi-même au diable,
Si j'étais le gouvernement !

MOI OU TOI

Il est bien peu de gens que j'aime,
Et beaucoup que je n'aime pas;
Si je ne m'aimais pas moi-même,
Je n'aimerais guère ici-bas.
Diogène cherchait un homme ;
Je viens d'en trouver un, je croi ;
Est-il besoin que je le nomme ?
C'est moi, d'abord, et puis c'est toi.

Dans le domaine de la vie
Je vois une double moitié;
L'une qui s'ouvre pour l'envie,
L'autre fermée à la pitié.
O vertu, dans la race humaine,
En vain tu cherches un emploi!
Tu n'as qu'un esclave à ta chaîne ;
C'est toi peut-être, ou bien c'est moi.

Je ne vois que des sourds sans nombre
Que réveille l'odeur du sang,

Ou des aveugles qui, dans l'ombre,
Cherchent un monarque innocent.
Un seul aurait voulu, sans nuire
A personne, pas même au roi,
Tout changer et ne rien détruire...
Peut-être toi, peut-être moi.

Je ne vois que propriétaires
Revêtus de notre toison,
Ou que voraces prolétaires
Qui veulent manger leur maison.
Mais, dans une sage balance,
Celui qui réglerait sans loi
La misère avec l'insolence,
C'est toi, c'est moi, c'est moi, c'est toi.

Race humaine, race damnable,
Aveugles et sourds, sachez tous
Qu'il n'est qu'un homme raisonnable,
Un sage égaré chez les fous.
Et si l'hospice de Bicêtre
N'était pas plein, je crois, ma foi,
Que celui qu'on devrait y mettre,
C'est toi, d'abord, et puis c'est moi!

L'AMOUR, L'AMOUR!

C'est l'amour, l'amour, l'amour
Que fait le monde
A la ronde;
C'est l'amour, l'amour, l'amour
Qui fait son tour
Nuit et jour.

Allez à gauche, allez à droite,
Allez en bas, allez en haut,
Montez dans la mansarde étroite
Ou dans le salon comme il faut.
On discute, on s'insulte,
Cri par ci, coup par là,
Quel trouble, quel tumulte!
Qu'est-ce donc que cela?

C'est l'amour, etc.

Voyez la France et l'Allemagne,
Le Brésil et le Paraguay,

Voyez le Maroc et l'Espagne,
Et l'Equateur et l'Uruguay.
Dans l'Inde, l'Indo-Chine,
A Java, Sumatra,
Toujours on s'extermine,
Ou s'exterminera.

C'est l'amour...

C'est l'Angleterre et la Russie,
Lieux par la nature disjoints,
Qui dans l'Europe et dans l'Asie
Vont se toucher par tous les points.
Que font dans le Bosphore
Ces vaisseaux cuirassés?
Au pays de l'Aurore
N'a-t-on pas dit assez.. :

C'est l'amour...

Et ce sera toujours de même,
Tant que les hommes n'auront pas
Résolu le fameux problème
De base en haut et pointe en bas.
Mais quand enfin la femme
Ici-bas régnera,
Sur le nouveau programme
L'humanité lira :

C'est l'amour, l'amour, l'amour
Que fait le monde
A la ronde:
C'est l'amour, l'amour, l'amour
Qui fait son tour
Nuit et jour.

LE REFRAIN DES TRAVAILLEURS[1]

Travailler, prendre de la peine,
C'était de bon goût autrefois.
Mes amis, quelle bonne aubaine !
On change les mœurs et les lois !
Nous allons vivre dans un rêve:
En est-il beaucoup de meilleurs ?
Ne rien faire et se mettre en grève,
C'est le refrain des travailleurs.

Chacun nous offre ses services ;
Mais, l'un et l'autre étant admis,
Ceux qui nous flattent dans nos vices
Sont nos véritables amis.
C'est bien le moins que l'on prélève
Un impôt sur les conseilleurs.
Ne rien faire et se mettre en grève,
C'est le refrain des travailleurs.

1. Trop souvent de circonstance.

On verra circuler des listes,
Où s'inscriront les noms de choix :
Comtes, marquis et journalistes;
On fera chanter les bourgeois.
Le capital, honni sans trève,
Sera forcé d'aller ailleurs.
Ne rien faire et se mettre en grève,
C'est le refrain des travailleurs.

Quels bons principes que les nôtres !
Ils sont aussi simples que doux.
Le travail ira chez les autres
Et le repos viendra chez nous.
Il n'y manque plus... qu'on dégrève
Le vin, l'absinthe et les liqueurs.
Ne rien faire et se mettre en grève,
C'est le refrain des travailleurs.

Un franc cinquante de monnaie,
C'est tarifé, c'est accepté.
C'est l'Angleterre qui nous paie
Le prix de notre oisiveté.
C'est ainsi qu'Albion achève
La guerre aux tarifs producteurs.
Ne rien faire et se mettre en grève,
C'est le refrain des travailleurs !

29 avril 1870.

LES MANDÉS

Si j'étais chef de l'Empire,
Je manderais près de moi
Tout inventeur d'une loi,
Et je daignerais lui dire :
« Je veux de tous points
Adopter votre système;
Mais c'est bien le moins
Que vous l'appliquiez vous-même. »

Qui serait incommodé ?
Celui qui serait mandé !

« Vous, monsieur de l'Ecritoire,
Qui savez la question,
Vous voulez l'instruction
Gratuite, obligatoire ?
Des enfants sevrés
Vous serez l'arbitre unique :
Vous présiderez
A l'Instruction publique. »

— « Mais, dirait Jules Simon,
Je ne suis pas Salomon ! »

— « Toi, le Sage qu'on respecte,
Tu veux la suppression
De la contribution
Que tu nommes indirecte ?
Des octrois aussi ?
C'est bien, règle les dépenses,
Tu seras (merci !)
Mon ministre des Finances. »

— « Mais, répondrait Pelletan,
Je n'en demandais pas tant ! »

— « Vous, l'apôtre populaire,
Qui voulez d'un coup fatal
Atteindre le capital
En augmentant le salaire,
D'accord, étouffons
Ce monstre de chrysocale :
Versez donc vos fonds
A la Caisse sociale. »

— « Permettez, dirait Raspail,
Moi, je n'ai que mon travail ! »

— « Vous qui jugez notre Edile
Et qui me semblez penser
Qu'on eût pu moins dépenser
Pour démolir une ville,
Je conviens, Seigneur,
Que votre critique est saine;
Faites-moi l'honneur
D'être Préfet de la Seine. »

— « Pardon, répondrait Picard,
Maintenant.... il est trop tard ! »

A QUOI BON?

A quoi bon faire du négoce,
Sonder l'Angleterre et l'Ecosse
Pour en rapporter du charbon ?
A quoi bon ?

A quoi bon aller à Lausanne
Pour trouver une paysanne
Et loger à l'hôtel Gibon ?
A quoi bon ?

A quoi bon parler d'espérance
Aux nouveaux enfants de la France ?
Le public est un vieux barbon !
A quoi bon?

A quoi bon chauffer la machine ?
Nous avons dans notre cuisine
Un réchaud avec du charbon.
A quoi bon ?

A quoi bon faire des conquêtes
Pour s'en aller droit où vous êtes,
Maximilien ou Boulbon ?
A quoi bon ?

A quoi bon détruire et construire ?
On n'enrichit pas un empire
En prenant sa vache à Gambon.
A quoi bon ?

A quoi bon chercher des dictames
Pour traiter les cœurs et les âmes ?
On ne guérit pas le charbon.
A quoi bon ?

A quoi bon l'art et l'esthétique ?
Ce monsieur produit sa musique
Et le porc fournit son jambon...
Ça, c'est bon !

L'ÉDIFICE

On édifie, en notre ville,
Un magnifique monument
De haut aspect et de grand style,
Qu'on finira... probablement.
Bien qu'il ait quinze ans de service,
Le toit n'en est pas terminé...
Décidément cet édifice
A besoin d'être couronné !

L'architecte est un habile homme
Qui consulte la nymphe Echo;
Il saura s'en aller de Rome
Et se tirer de Mexico.
Il connaît plus d'un artifice
Qui contre lui n'a pas tourné...
Décidément cet édifice
A besoin d'être couronné !

Dieu ! si notre propriétaire
Avait la bonne idée, un jour,

De pénétrer plus d'un mystère
Qui n'est pas mystère d'amour !
Dieu ! s'il descendait à l'office,
Avant comme après le dîné !...
Décidément cet édifice
A besoin d'être couronné !

S'il épurait son antichambre
De ces compagnons de tout rang
Qui, de janvier jusqu'à décembre,
Touchent le centime par franc !
Il ne peut savoir quel service
Il rendrait à son fils aîné...
Décidément cet édifice
A besoin d'être couronné !

Un beau jour, Gros Jean dans son bouge
Fit un sermon à son curé.
Celui-ci se fâcha tout rouge.
Je suis Gros Jean, et je dirai :
« Curé, vous êtes sans malice
Si vous n'avez pas deviné...
Que décidément l'édifice
A besoin d'être couronné ! »

1867.

NOSTRA CULPA

Oui, je le sais, je sais que nous fûmes coupables
En notre aveuglement !
Le vice et l'intérêt nous rendaient incapables
D'un juste sentiment.
Nous avons supporté toutes les tyrannies,
Sans perdre notre orgueil,
Et laissé notre honneur aller aux gémonies
Sans en porter le deuil.

Mais mon Dieu, Dieu puissant, qui fûtes sans clé-
Pour notre iniquité, [mence
Ce châtiment cruel, ce châtiment immense,
L'avons-nous mérité ?

Nous nous sommes montrés confiants en nous-mêmes,
Sévères pour autrui;
Nous n'invoquions le nom de Dieu qu'en nos blas-
Nous nous passions de lui; [phèmes,

Nous prétendions régner sur le globe où nous som-
Il n'est pas un de nous [mes;
Qui ne se crût habile à gouverner les hommes :
Tout dessus, rien dessous.

Mais, mon Dieu, Dieu puissant, qui fûtes sans clé-
Pour notre impiété, [mence
Ce châtiment cruel, ce châtiment immense,
L'avons-nous mérité?

Nous avons applaudi les œuvres insensées
Des modernes auteurs.
Nous avons avili nos cœurs et nos pensées
A ces arts corrupteurs;
Et notre âge viril et notre enfance sainte,
Loin de se détourner,
De théâtre et de vers, de musique et d'absinthe,
Allaient s'empoisonner!...

Mais, mon Dieu, Dieu puissant, qui fûtes sans clé-
Pour notre inanité, [mence
Ce châtiment cruel, ce châtiment immense,
L'avons-nous mérité ?

Il nous restait du moins, dans cette décadence
Du goût et des beaux-arts,
Le culte du pays et de l'indépendance,
La vertu des soudards.

Eh ! bien, Sedan a vu les soldats de l'Empire,
Sans remords, sans combats,
Traiter... (non ces mots-là ne peuvent pas s'écrire !
Ils se disent tout bas.)

Mais, mon Dieu, Dieu puissant, qui fûtes sans clé-
Pour notre lâcheté, [mence
Ce châtiment cruel, ce châtiment immense,
L'avons-nous mérité ?

Deux hommes (l'univers gardera leur mémoire !)
Ont servi vos décrets.
L'un et l'autre, fatal ; victorieux sans gloire,
Et vaincu sans regret.
Ils se sont entendus pour commettre le crime,
Comme des meurtriers ;
Et nous, peuple trahi, nous sommes la victime
De ces deux justiciers !

O mon Dieu, Dieu puissant, qui fûtes sans clémence
Pour notre indignité,
Ce châtiment cruel, ce châtiment immense,
Nous l'avons mérité !

1871.

LES FLEURS ET LES HOMMES

Vivre à la campagne,
Au milieu des fleurs,
Loin de l'Allemagne
Et de nos hâbleurs !

Ce que je demande ?
— Un petit jardin
Où mûrit l'amande,
Où pousse le thym.

Tel serait mon rêve,
Tel est mon souci ;
Ce n'est pas la grève
De Monsieur Assy.

Lorsque l'on compare
L'être aux floraisons,
Quel luxe bizarre
De comparaisons !

Blanche marguerite,
J'aime mieux te voir
Que l'homme en guérite
Et l'avocat noir.

Douce primevère,
Œillets et jasmins,
Que je vous préfère
Aux parfums humains !

Le café, l'absinthe,
La pipe... grand Dieu !
Qu'en dis-tu, jacinthe ?
Qu'en dis-tu, lin bleu ?

La fleur que je cueille
Et qui sent si doux,
C'est le chèvre-feuille...
Ranc, ce n'est pas vous !

Quand je vois Philippe,
Malon ou Mottu,
Je dis : Viens, tulipe ;
Narcisse, viens-tu ?

Je quitte sans peine
Le muet Greppo,

Pour voir une graine
Germer dans un pot.

Valez-vous la rose,
Citoyen Hénon ?
La rime et la prose
Répondent : Hé ! non !

L'humble violette,
Que froisse mon pié,
N'a pas la toilette
De Monsieur Chepié.

Lorsque je rencontre
Le petit Floquet,
La forêt me montre
Son pâle muguet.

La fleur blanche et creuse,
Eclose au matin,
C'est la tubéreuse ;
Ce n'est pas Crestin.

J'aime la parole
De Favre irrité
Moins que la corolle
Du lis argenté.

La sauge qui penche,
Serait-ce Andrieux ?
La douce pervenche,
C'est Crémieux... en mieux !

Quelle fourmilière
De fleurs au sentier !
Est-ce vous, Millière ?
Non, c'est l'églantier.

Que jamais il vaille
L'odeur des lilas,
Le nommé Budaille
Ne le pense pas.

Est-ce la verveine
Que je sens ? — Non, c'est
Le Père Duchêne
Ou Paschal Grousset.

La mauve qui donne
Un teint clair et frais
Vaut bien un Bordone
Et deux Cluserets.

Gentille anémone,
D'un regard discret,
Faites une aumône
Au sieur Bergeret.

Bien avant l'automne
S'ouvrent les dahlias :
Gambetta boutonne,
Et ne fleurit pas.

Cytise, pivoine,
Acacia, pourpier :
Andignoux, Avoine,
Bouit, Grolard, Gouhier !

Par pure apathie,
Je laisse en son coin
La piquante ortie,
Sœur de Glais-Bizoin.

O saison nouvelle,
Azur large et plein !
La nature est belle,
Et l'homme est vilain !

O saison d'automne !
O soleil couchant !
La nature est bonne,
Et l'homme est méchant !

Lyon, 1871.

VIVE LA RÉPUBLIQUE... NÔTRE [1] !!

Elle peut être, puisqu'elle est;
Elle vit, donc elle peut vivre,
La République au grand complet
Que nul autre état ne doit suivre.
L'abîme ouvert devient un port;
La barrière se fait passage.
Sommes-nous ensemble et d'accord?
Vive la République... sage!

Le bon grain ne saurait germer
S'il ne vient de bonne semence.
C'est la vertu qui fait aimer;
La force inspire la clémence.

1. Cette chanson, qui paraissait assez avancée à mes amis républicains du temps, devait être publiée et répandue à un grand nombre d'exemplaires. Mais, entre l'écriture et l'impression, elle était devenue réactionnaire et la publication en fut arrêtée.

L'instruction, de ses deux mains,
Vers des chemins fleis nous pous se.
La science nous rend humains :
Vive la République... douce !

Les privilèges, les faveurs,
Sont pour ceux qui cherchent un maître ;
Nous ne voulons plus de sauveurs ;
Tout sauveur dissimule un traître.
N'abusons pas des changements ;
Le droit acquis est chose auguste ;
Acceptons tous les dévouements :
Vive la République... juste !

Nous aurons donc la Liberté,
La Liberté, ce grand principe,
Dont la France n'avait goûté
Que sous le roi Louis-Philippe.
Respect aux morts ! Place aux vivants !
Qu'en notre bouche éclate et vibre
Ce cri porté par tous les vents :
Vive la République... libre !

Egalité, Fraternité,
Fait, sentiment, double devise,
Fleurissez sous l'autorité
De la Loi connue et comprise.

O France, reçois notre vœu :
Vers l'avenir marche sans crainte,
Travaille, espère et crois en Dieu...
Vive la République... sainte !

1878.

DROITE, GAUCHE, CENTRE

La droite,
Qui boite,
Emboîte,
Déboîte
Ses preux.
La gauche,
Qui fauche,
Embauche,
Débauche
Ses gueux.
Le centre,
Qui rentre
Son ventre,
Reste entre
Les deux.

Théâtre
Folâtre
De tous leurs exploits,
Nous sommes

Les hommes
Dits simples bourgeois;
La cible
Sensible
Qui reçoit les coups ;
L'agnelle
Qui bèle
Au milieu des loups;
Matière
Première
De tous les impôts;
Commerce
Qui verse
Le vin dans les pots.
Sans gloire,
Sans boire,
Nous les remarquons,
La bouche
Farouche,
Vidant nos flacons.

La droite,
Etc.

La lice
Propice
S'ouvre au noble duc;
Il lance
La lance

D'un parti caduc ;
Sans phrases,
Decazes
Fait un court discours ;
De Broille
S'embroille
En discours moins courts.
Le Prince,
Qui grince
En ce désarroi,
Veut être
Son maître,
Plutôt qu'être roi.
Défaite
Parfaite,
Qui bien le convainc,
Qu'à battre,
Le Quatre,
Vaut mieux que le Cinq.

La droite,
Etc.

La cime
Sublime
Des monts orageux
Nous montre,

Par contre,
D'autres ris et jeux.
Un nègre
Intègre
Voudrait bien nous voir
Contraindre
A teindre
Tout le monde en noir.
Un autre
Apôtre,
A l'œil de faucon,
Croit qu'une
Tribune
Doit être un balcon...
Espèce
Qui laisse
Bien à désirer !
Qu'en dire ?
En rire...
Avant d'en pleurer.

La droite,
Etc.

Démordre
De l'ordre,
C'est s'abandonner ;

La palme
Du calme
A qui la donner ?
L'épée
Trompée
Du duc Mac-Mahon
Achève
Le rêve
Du roi Pharaon.
Mais vite !
La suite
A qui donc ? Je crois
Ton zèle
Fidèle,
Bocher-Sainte-Croix.
La paire
Espère
Qu'au bout de sept ans
Un maître,
Peut-être,
Viendra d'Orléans !...

La droite,
Qui boite,
Emboîte,
Déboîte
Ses preux.

La gauche,
Qui fauche,
Embauche,
Débauche
Ses gueux.
Le centre,
Qui rentre
Son ventre
Reste entre
Les deux.

A MES PETITS-FILS

Mon petit-fils, quand vous lirez l'histoire
De ce temps-ci,
Vous ne saurez ce que vous devez croire;
Mais vous saurez ceci :

Que nous avons été victimes
Des avocats et des rhéteurs,
Qui nous conduisaient aux abîmes
En flagornant leurs auditeurs ;
Qu'ils jouaient avec les problèmes
Où les grands esprits sont trahis ;
Ivres de leur gloire et d'eux-mêmes,
Indifférents à leur pays ;

Qu'ils ont converti les croyances
A leurs aphorismes moqueurs,
Jouant avec les consciences,
Souillant les esprits et les cœurs;

Gagés de toutes les polices,
Aventuriers sans feu ni lieu,
Dont nous nous fîmes les complices
En leur laissant offenser Dieu ;

Qu'ils se sont renvoyé le crime
Qu'ils avaient commis en commun,
De la base jusqu'à la cime
Et de l'Empereur au tribun ;
Que les peuples sont solidaires
Des fautes de leurs gouvernants,
Et qu'il est juste que les pères
Soient punis dans leurs descendants.

Mon petit-fils, quand vous saurez l'histoire
De ce temps-là,
Vous ne saurez ce que vous devez croire;
Mais vous saurez cela.

COMTE ET DUC

Si j'en crois ce que l'on raconte,
On n'a jamais bien su pourquoi
Il avait été créé Comte
Par sa mère, et non par son Roi :

Il devient Duc, c'est autre chose :
Cette fois on savait comment.
L'effet fit oublier la cause.
Jamais duc ne fut plus charmant.

Il avait la mine candide
Et la lèvre prête à l'aveu.
Son front n'avait pas une ride
Comme il n'avait pas un cheveu.

Il avait la voix musicale,
Le geste noble et familier;
Les grands seigneurs de chrysocale
Devant lui venaient se plier.

Il se plaisait aux épigrammes
Qui délassent les beaux esprits.
Il cajolait toutes les femmes,
Il enjôlait tous les maris.

Il fléchissait les caractères
Les plus prompts aux rébellions ;
Il apprivoisait les panthères,
Il limait l'ongle des lions.

Il était de toutes les sphères,
Banquier, gentilhomme et soldat.
Il savait gérer ses affaires,
En gérant celles de l'Etat.

Il rédigeait quelques gazettes,
Corrigeait les comptes-rendus,
Et composait des opérettes :
Il avait ses moments perdus.

Bref, il avait toutes les trames,
Tous les philtres, tous les succès
Qu'il faut pour affoler des femmes
Et pour gouverner des Français.

BONHOMME AU CAVEAU

Si vous ignorez mon âge,
Je ne vous le dirai pas.
Dans le cours d'un long voyage
On a fait plus d'un faux pas.
Pourtant avec les apôtres
Je viens propager la foi:
Quand on fut clément aux autres,
On peut l'être un peu pour soi.

C'est Bonhomme
Qu'on me nomme,
Ma chanson, c'est mon trésor,
Et Bonhomme chante encor!

Au terme d'une carrière
S'est-on jamais repenti
De regarder en arrière
Pour voir d'où l'on est parti ?

Je remonte à ma jeunesse,
A ma province, à mes choux,
Pour augmenter ma liesse
D'être ainsi reçu par vous.

C'est Bonhomme
Qu'on me nomme;
Ma chanson, c'est mon trésor,
Et Bonhomme chante encor !

Titulaires, honoraires,
Membres anciens et nouveaux,
Je trouve ici des confrères,
Je n'y vois point de rivaux.
Vous avez la république
De Saint Perre et de Platon.
On voit que la politique
N'est pas reine en ce canton.

C'est Bonhomme
Qu'on me nomme;
Ma chanson, c'est mon trésor,
Et Bonhomme chante encor !

Le printemps donne ses roses,
L'été donne sa moisson :
Laissez les esprits moroses
Médire de la chanson !

Folle, amoureuse, touchante,
Elle a la grâce ou l'esprit;
Elle est la vertu qui chante
Ou la raison qui sourit.

C'est Bonhomme
Qu'on me nomme;
Ma chanson, c'est mon trésor,
Et Bonhomme chante encor !

Vieux chanteur, dit un adage,
Souffre autant qu'il fait souffrir.
Soit ; mais l'oiseau n'a pas d'âge;
Il chante jusqu'à mourir.
Ainsi doit être l'artiste.
Quand il mourrait aujourd'hui,
Demain, peut-être, il existe,
Si l'on peut dire de lui:

C'est Bonhomme
Qu'on le nomme;
Sa chanson fut son trésor...
Mais Bonhomme vit encor!

A BÉRANGER[1]

J'ai voulu te rendre un hommage,
(Chacun l'entend à sa façon),
En joignant mon léger ramage
Au fier accent de ta chanson.

Pardonne cet excès de zèle;
J'ai mêlé mon cuivre à ton or;
J'attache une plume à ton aile
Pour suivre un moment ton essor.

Les artistes en mélodie
Craignent les poèmes complets;
Dans ton œuvre leur main hardie
Découpe deux ou trois couplets.

1. Ces strophes devaient être appliquées, comme préface, à une collection de 25 chansons de Béranger que j'ai mises en musique avant 1870; elles demeurèrent longtemps égarées et ne furent retrouvées qu'après la publication.

Je n'ai rien retranché du texte,
Rien altéré, rien répété :
Ma musique n'est qu'un prétexte
A moduler le vers noté.

Tu fus et tu restes mon maître ;
Ton cœur ne me fut pas fermé ;
Je t'admirais sans te connaître,
Et, te connaissant, je t'aimai.

Protège-moi : la clématite,
Fleur de la haie et du sentier,
Allonge sa tête petite
Pour s'appuyer au chêne altier!

A PIERRE DUPONT[1]

Pour fêter la gloire d'un maître,
Ici nous nous réunissons :
Nous devons le faire connaître
Dans ses traits et dans ses chansons.
J'emprunte à sa voix populaire
Ces vers tout pleins du grand amour :
« Changeons les armes de la guerre
En des instruments de labour ! »

C'est entre Lyon et Neuville
Que s'écoulent ses premiers ans ;
C'est là que sa muse virile
A fait vivre les paysans.
Un jour, sa musette légère
A Jeanne fit un doigt de cour :
Changeons les armes de la guerre
En des instruments de labour !

1. Chanson chantée par l'auteur, lors de l'inauguration du buste de Pierre Dupont à Neuville-sur Saône, en 1881.

C'est là qu'il a connu son âne,
Et le *Soir* et ses *Ouvriers*,
Les *Bœufs*, la *Vigne*, l'autre *Jeanne*,
Couzon et ses rudes *Carriers*.
Tous les travailleurs de la terre
Devant lui passent tour à tour.
Changeons les armes de la guerre
En des instruments de labour!

On lui devait un tel hommage,
Au pays qu'il eut pour berceau.
Il faut que sa vivante image
Soit voisine de son tombeau.
Que Pierre trouve sous la pierre
Le calme du dernier séjour.
Changeons les armes de la guerre
En des instruments de labour!

Le grain jeté comme semence
Plus tard doit être récolté:
Il faut attendrir l'opulence
Et consoler la pauvreté.
Dupont prédit la nouvelle ère,
Celle où nos fils pourront un jour
Changer les armes de la guerre
En des instruments de labour!

A ERNEST CHEBROUX[1]

Chebroux, enfin tu les publies,
Ces chants de l'esprit et du cœur,
Ces quelques pages bien remplies
Où tes refrains chantent en chœur.
Va, tu n'as besoin de personne;
Quêter n'est pas dans tes façons:
Mais tu veux bien que je te donne
Une chanson pour tes chansons.

Chantre du printemps et des roses,
De la nature et du foyer,
Tu ne dis que de bonnes choses
Pour toucher ou pour égayer.
La muse des anciens trouvères
T'a donné ses douces leçons.
Alternons, en touchant nos verres,
Ma chanson avec tes chansons.

1. Chanson-préface pour le volume de mon ami Ernest Chebroux, publié en 1885.

Au sein de la *Lice* où pétille
La gaîté dans sa floraison,
On te voit toujours en famille
Et parfois chef de la maison.
Nous avons la mémoire pleine
De tes vers que nous chérissons :
« Ça fait plaisir à Madeleine, »
Une chanson de tes chansons.

Va donc, charmant petit volume,
Par le vent laisse-toi bercer
Comme le papier et la plume
Qui volent, mais pour se fixer.
Ensemble nous cherchons la place
Où doivent mûrir nos moissons.
Entre tes plis prends ma préface,
Ma chanson parmi tes chansons.

R.F.

FIN

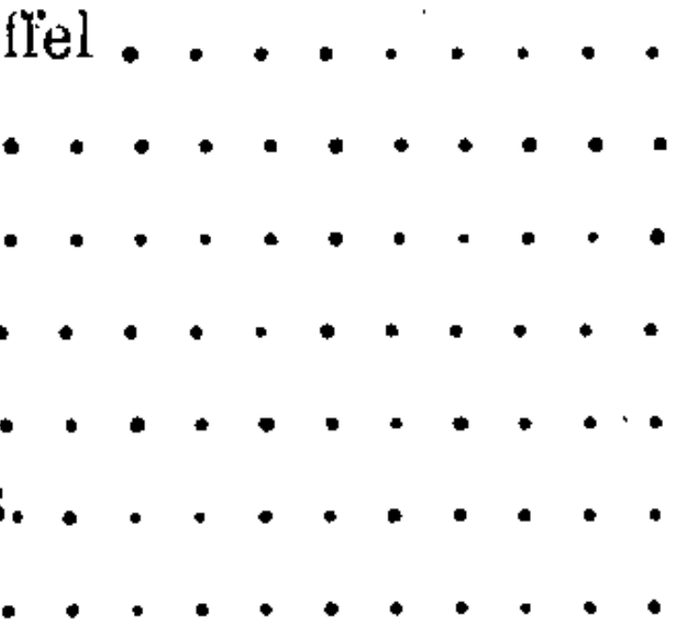
TABLE

PREMIÈRE PARTIE

Préface V

Les Grands jours de France XVII

Aux absents. 3
Du temps que j'étais vieux 5
Le marchand de peaux 7
Courtisan. 10
L'Eau de la Tour Eiffel 12
Les vieilles chansons 15
Almah. 18
Les trois hussards 20
Mon clocher. 22
Nez aux champignons. 27
La ville de Belzébuth 29
Jean et Jacques 32
Le sentier. 34
Le vrai tisserand 36
La cousine Marguerite 38
Le petit prodige. 40



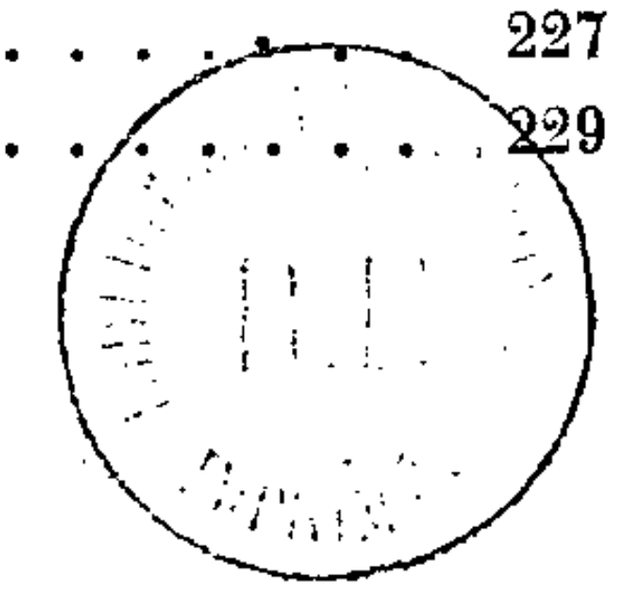
La ville et les champs 43
Ma Musette. 46
Malédiction 48
Un antipode. 50
La mort. 52
Mélodia 55
Mari et femme. 57
Et modeste 60
Une histoire vraie. 62
Le Lierre et l'Ormeau. 64
Effet de la Folie. 66
Les trois fils du vieillard 68
Le mât de cocagne. 70
Le Roi Dondaine 72
Le treizième convive 74
Ces beaux yeux-là 76
Les pilules dorées. 78
Le Fluide. 80
En Enfer 83
Prud'homme et Galineau. 85
Douce maison. 87
Vingt-cinq ans 89
Le ménestrel 91
L'habitude 94
Le faux Cordelier 96
Jeune fille au bois. 98
Tout neuf 101
Cage et serin 103
Le chef-d'œuvre ignoré 105
Grand-père, vous n'êtes pas vieux 107
L'Emprunt. 109

DEUXIÈME PARTIE

Deuxième Préface 115

Le vin dans l'histoire 119
J'ai connu ça. 122
La Diligence. 124
Le Créchêt. 126
Le Retour de Pontoise. 130
Les Statuettes. 133
La maison de ma voisine 136
Mariette. 138
L'Ascension. 140
La Bacchante 142
L'aiguille de Berthe 144
Le vieux Ménétrier 146
Deux 149
L'amoureux de toutes les femmes 151
Voire, voire. 153
Hymne à la France. 155
La part du feu 158
Le royaume d'Utopie 161
Un fameux 163
Les droits des Français. 165
Si j'étais Béranger. 168
République et Président. 170
Les amis du peuple 172
Pigeon vole! 174
La Providence des Brigands 177
Tout est bien! 181
Si j'étais le gouvernement. 184
Moi ou toi. 187

L'amour, l'amour 189
Le refrain des travailleurs 192
Les mandés 194
A quoi bon 197
L'Edifice. 199
Nostra Culpa 201
Les fleurs et les hommes. 204
Vive la République... nôtre ! 209
Droite, Gauche, Centre 212
A mes petits-fils. 218
Comte et Duc 220
Bonhomme au Caveau. 222
A Béranger. 225
A Pierre Dupont. 227
A Ernest Chebroux 229



FIN DE LA TABLE

Imprimerie générale de Châtillon-sur-Seine, — M. Pepin.